

UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 01552297 2

Walda Maryām

Chronique de Théodoros II
roi des rois d'Éthiopie, 1853-
1868

DT

386

.3

W3

1904

v.2



C. MONDON-VIDAILHET

Conseiller d'État de l'Empire d'Éthiopie,
Chargé du Cours d'Abyssin à l'École des Langues Orientales.

CHRONIQUE
DE
THÉODOROS II

ROI DES ROIS D'ÉTHIOPIE

(1853-1868)

D'APRÈS UN MANUSCRIT ORIGINAL

TRADUCTION



LIBRAIRIE ORIENTALE & AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, Rue de Mézières, PARIS

(2 Bde)

57073

CHRONICLE

THEODOROS II

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

C. MONDON-VIDAILHET

*Conseiller d'État de l'Empire d'Éthiopie,
Chargé du cours d'Abyssin à l'École des Langues orientales.*

CHRONIQUE

DE

THÉODOROS II

ROI DES ROIS D'ÉTHIOPIE

(1853-1868)

D'APRÈS UN MANUSCRIT ORIGINAL

TRADUCTION



LIBRAIRIE ORIENTALE ET AMÉRICAINE

E. GUILMOTO, Éditeur

6, RUE DE MÉZIÈRES, PARIS

DT
386
.3
W3
1904
v. 2



PRÉFACE

J'ai déjà dit, dans les quelques pages qui servent de préface au texte abyssin, que l'auteur de la *Chronique de Théodoros* (1) dont le manuscrit fait partie de ma collection était l'alaqâ Walda-Mâryâm, originaire de Mehoy-Qollâ, dans le Choâ. Il se révèle lui-même dans un passage de sa chronique, dont le texte est absolument différent de celui de la chronique de Berlin, publiée par M. Enno Littmann.

Bien qu'il soit de mode aujourd'hui, dans le monde savant, de traduire aussi littéralement que possible les textes orientaux, dût la langue française en souffrir grandement, j'ai cru devoir prendre plus de liberté dans cette traduction. Il m'a semblé qu'une interprétation littérale, lorsqu'il s'agit d'une langue aussi parti-

(1) *Chronique de Théodoros*, texte abyssin, d'après Walda-Mâryâm. Un volume petit in-8°, Librairie Orientale et Américaine, E. Guilmoto, éditeur.

culièrement concise que l'est la langue amharique, aurait surtout l'inconvénient de ne point éclairer les obscurités du texte original. D'un autre côté, une traduction littéraire, — j'entends dire : celle qui aurait souci de l'élégance de notre langue, — risquerait fort d'enlever sa saveur au récit du chroniqueur éthiopien. Comme il s'agit d'événements contemporains, racontés dans une langue vivante, j'ai cru bien faire en prenant un moyen terme. J'ai surtout cherché à rendre la pensée de l'auteur, ce qui exigeait parfois des circonlocutions, et je ne me suis pas préoccupé de reproduire les tournures amhariques, lorsque celles-ci auraient entraîné l'emploi d'un français par trop rébarbatif. Il me suffira de dire que la mentalité abyssine est assez différente de la nôtre pour que le mot à mot français d'un texte amharique soit presque inintelligible pour les non initiés. J'ai néanmoins mis entre parenthèses les mots étrangers au texte abyssin et entre crochets les éclaircissements que j'ai cru devoir intercaler dans la traduction. Quant aux citations en langue gheez, je les ai mises en italiques.

Je ne puis d'ailleurs m'appuyer sur aucuns précédents ; ce livre-ci est la première traduction faite en France d'un livre abyssin. M. Enno Littmann, qui nous avait annoncé en 1902 la traduction anglaise de la chronique de Berlin, ne l'a pas, que je sache, encore mise à jour. Je ne pouvais donc m'inspirer que de ma propre expérience.

J'ai ajouté de nombreuses notes à la traduction. On les trouvera à la fin du volume. Elles contiennent des renseignements qui eussent fort alourdi le récit, si je les y eusse intercalés. J'ai cru enfin devoir résumer dans une introduction les événements qui précédèrent le règne de Théodoros, événements dont la connaissance me paraît pouvoir seule expliquer le rôle étrange du despote qui appesantit, treize ans durant, sa main de fer sur l'Abyssinie.

On pourra constater, en les rapprochant, que la chronique abyssine de ma collection diffère sur certains points, non seulement des récits qui ont été publiés en Europe sur le souverain éthiopien, mais même de la chronique de Berlin. Les différences ne portent avec celle-ci que sur de menus détails ; elles sont essentielles, quand on compare les deux chroniques, avec les récits des Européens. Je crois donc, en publiant mon manuscrit, apporter une contribution intéressante à l'histoire de l'Éthiopie contemporaine.

Un mot enfin. J'ai cru bien faire en laissant à Théodoros le nom sous lequel il est devenu célèbre dans l'univers entier. La forme éthiopienne, *Téwodros*, en diffère d'ailleurs bien peu, et je me tiendrais pour heureux si la critique ne trouvait à s'exercer à mon égard que sur ce point.

C. M.

INTRODUCTION HISTORIQUE

La fin du règne de Tekla-Ghiorghis (1800) (1), que ses contemporains remarquèrent à peine, est pour les chroniqueurs éthiopiens une des dates saillantes de l'histoire de leur pays. Ils la désignent sous le nom de *Fetz'âmé Manghest* — « la fin de l'empire ». Cependant, à l'époque où Tekla-Ghiorghis fut tué à la bataille de Afarâ-Wanâh, après avoir été six fois élevé au trône et en avoir été cinq fois renversé, l'empire était en décadence depuis Iyasou le Grand. Au dix-huitième siècle, le räs Mikaël Souhoul, qu'on a pu appeler justement le Warwick éthiopien, était devenu une sorte de maire du palais. Représentant, peut-être inconscient, d'une réaction patriotique contre les Gallâs, qui avaient

(1) D'après Dilmann. Cette date ne concorde pas avec celle des chroniqueurs éthiopiens. L'auteur de la chronique de Berlin fixe une date qui correspondrait à 1789.

fini par remplir des charges à la cour et dont les femmes partageaient souvent la couche impériale, Râs Mikaël avait pu maintenir quelque unité dans l'Éthiopie, au prix de répressions sanglantes ; mais, après sa défaite inattendue, plus personne ne fut de taille à la gouverner. Il y avait bien, dans les salles décrépites du vieux palais de Gondar, des membres de la famille des *Atz'é*, les Césars abyssins, qu'on affublait du titre pompeux de « rois des rois d'Éthiopie », mais ce n'étaient là que des ombres vaines de rois fainéants, jouets des grands feudataires de l'empire, qui les élevaient et les déposaient à leur fantaisie. Le peuple lui-même semblait avoir perdu sa foi monarchique et ne professait plus qu'un vague respect pour une dignité sans apparat et sans vigueur.

Jusque-là cependant, la féodalité avait conservé l'aspect mouvant qu'elle avait eu chez nous sous les Mérovingiens et les premiers Carolingiens. Profitant de l'impuissance de ces empereurs, dont on jetait à chaque instant un nom nouveau à la foule du haut de la tour de Mannâgachâ, les grands chefs du pays, *râs* et *dadjazmâtchs*, s'étaient rendus presque indépendants.

L'Abyssinie était devenue un champ clos pour les paladins, dont la race semble s'y être perpétuée. Ce n'étaient qu'expéditions, massacres atroces, alliances presque aussitôt violées que conclues, une anarchie sans autre issue que le triomphe de la force. Même au temps du *râs* Mikaël, avant la « fin de l'empire », l'esprit de

révolte s'était développée partout et le farouche rās, à vouloir le dominer, s'y était usé, au point que « celui qui n'avait jamais connu que la victoire », comme disaient les chroniqueurs, dut s'enfuir honteusement vers le Tigré, d'où il était venu.

Après rās Mikaël, quelques chefs émergèrent de cette mêlée confuse de batailleurs. Ce fut d'abord le vainqueur de Tekla-Ghiorghis, Rās Ali du Yadjou, qui s'imposa par sa bravoure. Les membres de sa famille tinrent pendant neuf ans le premier rang dans l'Éthiopie, devenue un état tout à fait féodal. L'hégémonie passa ensuite à une famille du Lastà, au milieu de combats signalés par des atrocités de tout genre. Il arrivait parfois que tous ces chefs guerriers succombaient sur le même champ de bataille et c'est ainsi qu'un certain Gougsà, ne trouvant plus personne devant lui, domina pendant vingt-sept ans les plus importantes provinces de l'Abyssinie. Sa mort fut suivie d'une longue rivalité entre les pays amârâ proprement dits et le Tigré, qui finit par s'organiser en royauté indépendante, dont le chef ne portait que le modeste titre de dadjazmâtch. La succession de Gougsà passa successivement à ses fils, dont l'avant-dernier, Aloulà, avait épousé une femme musulmane, du nom d'Alimâ, qui devint plus tard Wayzaro (la princesse) Manan. Le fils d'Aloulà et de Manan, le fameux Rās Ali, hérita de la suprématie. Il fut, avec Oubié, qui régnait sur le Tigré, le dernier représentant de la haute féodalité,

que Théodoros devait briser. Il essaya même de se rattacher à la famille des Atz'ès en faisant épouser à sa mère Manan le doux Iôhannès, qu'il proclama roi des rois, ce qui permit à Manan de prendre le titre d'Itèghè (impératrice).

La prédominance de ces grands feudataires n'empêchait nullement les chefs de moindre importance de se révolter contre le Ràs et de se battre entre eux. Jamais période plus troublée, depuis l'invasion musulmane de Gragne, n'avait signalé l'histoire de l'Éthiopie. Ràs Ali n'était pas d'ailleurs de taille à dominer ces chefs remuants et ambitieux, dont la bravoure avait besoin d'un régime anarchique pour se donner libre carrière. Ràs Ali était un tempérament enclin à la mollesse et à la volupté ; il contrastait avec ce monde de batailleurs.

Sa suprématie, dit la chronique de Berlin, « fut une ère de débauches ». Le clergé, qui avait jadis maintenu le sentiment national, subit d'abord et précipita ensuite sa décadence. « Le clergé », dit la chronique que nous venons de citer, « tomba dans l'ignorance ; les prêtres ne s'occupaient plus que des choses d'ici-bas... Leur principale besogne était la débauche, la sorcellerie et l'ivrognerie ; leur principal souci était l'amour de l'argent, la parure et l'orgueil. » Le chroniqueur les accuse de n'aller aux offices que pour y parader et il va jusqu'à insinuer qu'ils ne reculaient pas devant le vol et les vices les plus abjects.

Râs Ali ne pouvait pas d'ailleurs être populaire parmi les Éthiopiens attachés au passé. Son nom et ses habitudes, l'origine de sa mère, le faisaient accuser de tendances musulmanes. Or, vers la même époque, un chef du Qwarrâ, province frontière du nord de l'Abysinie, dadjâtch Kenfou, avait relevé le drapeau du Christianisme et gagné une grande popularité en combattant et en vainquant les musulmans de Matammâ. Un de ses neveux fut Kâssâ, qui devait être plus tard Théodoros.

Malgré tout, la prédominance de Râs Ali se maintint pendant vingt-deux ans. Cette longue période marqua une décrépitude profonde des institutions du pays. On ne s'occupait plus des rois-fantômes qui végétaient dans le palais de Gondar ; on vivait au jour le jour, entre deux révoltes. Celle de Kâssâ, le futur roi des rois, montre bien à quel degré d'impuissance était tombé le gouvernement de Râs Ali. Aussi ne faut-il point s'étonner de l'essor rapide que prit la popularité d'un homme qui se posait en restaurateur de la religion abaissée, en vengeur de la morale outragée.

Les deux chroniques de Théodoros que nous connaissons ont été écrites par des hommes du Choâ, restés fidèles au souvenir de leurs rois locaux, Sahla-Sellassié et Hâyla-Malakot, et dévoués à leur fils, Menilek, actuellement régnant. Malgré leur origine, Dabtarâ-Zanab, auteur de la chronique de Berlin, et Alaqâ Walda-Mâryâm, auteur de la présente chronique,

laissent percer leur admiration pour le Théodoros des premiers temps. Zanab voit en lui une sorte de fléau de Dieu, chargé de châtier les crimes des puissants et des prêtres. Quoi d'étonnant à ce que, malgré son despotisme et ses répressions effroyables, le souvenir de Théodoros soit encore populaire, dans cette Éthiopie qu'il a contribué dans une certaine mesure à régénérer, en l'arrachant à l'action délétère de l'islamisme, qui, après l'avoir autrefois envahie par les armes, menaçait de la submerger de nouveau, sans avoir à tirer l'épée !

C. MONDON.

CHRONIQUE DE THÉODOROS II

TRADUCTION

CHRONIQUE

DE

THÉODOROS II

Nous allons écrire un livre ayant pour objet la chronique de Théodoros, roi d'Ethiopie ¹.

Au cours de l'année 7347 de la création du monde, dite année de saint Mathieu (1853) ², celui qu'on appelait alors *'edj Kássá* ³ se mit en état de rébellion ; nous donnerons plus loin son nom royal ⁴.

S'il vous intéressait de connaître les raisons qui avaient déterminé sa rébellion (voici quelques détails à ce sujet) ⁵ :

Kássá avait été élevé chez son oncle, le *dadjatch Kenfou* ⁶, dans la province du Qwarrá. Dadjatch Kenfou envoya un jour deux messagers auprès des moines du monastère de *dhbára-Sellassié* avec mission de leur dire de sa part :

— Compatissez à mes désirs ; ne m'oubliez pas dans vos prières, afin que mon *algá* (siège, lit de justice) ⁷ ne sorte pas de mes enfants.

Mais les moines lui firent répondre :

— Aucun de tes enfants n'occupera ton *algá* ; le prince

qui doit hériter de ton autorité est ton neveu ledj Kássá ; garde-le comme un dépôt sacré.

Ledj Kássá alla plus tard dans une école, et, après avoir achevé ses premières classes ⁸, il entra au service militaire chez dadjatch Gwachou. Il le quitta, au bout de quelque temps, pour entrer dans la maison de Ras Ali.

C'est pendant son séjour chez le Ras que des gens lui dirent :

— Reste ici et marie-toi dans la maison !

— Oui, dit-il, si je dois épouser la fille du Ras ! — Mais lorsque ces hommes s'enhardirent à demander au Ras qu'il donnât sa fille à un de ses soldats, celui-ci s'écria :

— Qui donc ose me parler de cela ?

Et il n'ajouta d'abord aucune importance à l'affaire ; mais deux de ses amis (revinrent à la charge et) allèrent le trouver chez lui pour le prier de consentir au mariage :

— Ce que Dieu a décidé ne manque jamais d'arriver ! lui dirent-ils.

Le Ras se fâcha et répondit :

— Comment un soldat ose-t-il demander ma fille en mariage ?

Mais sa mère, Wayzaro Manan ⁹, intervint alors.

— Si le Christ, dit-elle, a ordonné qu'il en soit ainsi, donnons-lui notre fille ! Qu'il lui rende la vie heureuse !

Et le Ras finit par consentir au mariage.

Devenu gendre du Ras, à la suite de son union avec Wayzaro Tawábatch, Kássá demeura dans la maison de son beau-père ; mais, un jour qu'il avait dû prendre médecine, comme il avait demandé qu'on lui envoyât son repas chez lui, il reçut comme plat de viande les pieds de devant de la bête. Il les renvoya en s'écriant :

— Ledj Kássá ne mange pas de cette viande-là ! Est-ce qu'on me prend pour une porteuse d'eau ?

Sa femme, Wayzaro Tawábatch, lui dit :

— N'as-tu point de terres ? ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous préparer à partir ! (*tát'âq.*)

— Comment ! — s'écria Kássá — je n'ai pas de terres ? Nous verrons bien !

Là-dessus, il descendit dans le Qwarrâ avec sa femme. On lui donna, dès lors, le surnom d'*Abbâ Tât'âq*¹⁰.

Pendant qu'il était dans ce pays, la nouvelle se répandit que des partisans commençaient à le suivre. A cette époque, Wayzaro Manan habitait à Allafâ. Lorsqu'on vint lui annoncer que ledj Kássá s'était mis en état de révolte, elle réunit des troupes, et, tandis qu'elle descendait (vers le Qwarrâ), elle fut attaquée par ledj Kassâ qui remporta la victoire, blessa Wayzaro Manan à la cuisse et s'empara de sa personne. En ce temps-là, Ras Ali se trouvait à Betchaná, cherchant à s'emparer (d'un rebelle, nommé) Berrou-Gwachou.

Lorsqu'il apprit la sortie de ledj Kássá et la blessure que sa mère avait reçue, il envoya contre lui dadjâtch Gwachou (du Godjâm) avec des troupes. La rencontre eut lieu à Gour-Ambâ ; dadjâtch Gwachou fut tué, et la plupart de ceux qui étaient avec lui périrent ; le nombre des blessés et des prisonniers fut considérable. Une complainte godjamite fut composée sur dadjâtch Gwachou ; elle disait :

Gwachou est comme Uri, Ali comme David !

N'est-ce point chose d'autrefois que la façon dont on l'a envoyé
à la mort ?

[Ce distique fait allusion à une intrigue amoureuse qui aurait existé entre le Ras Ali et la femme du dadjâtch Gwachou.]

Cette journée, où les hommes de dadjatch Kássá et ceux de dadjatch Gwachou tombèrent frappés à coups de fusil, fut appelée « la première revanche de dadjatch Kássá ».

(Pendant l'action), un soldat du parti de Gochou (dit à un soldat de Kássá) :

— De quel parti es-tu ?

— (Tu es) précisément un de ceux que je cherche ! — répondit l'autre.

[Il y a là un jeu de mots sur : *Ya manan*, « un de ceux », et *ya Manan*, « de Manan ».]

Et, en disant cela, le soldat de Kássá s'approcha de son adversaire, l'attira vers lui et lui frappa le nez d'un coup de pierre qui le tua raide. Cette action fut considérée comme un coup d'éclat et il fut distingué parmi les braves.

Il y eut aussi l'azmari (trouvère) de dadjatch Kássá, T'a-fatch', qui était passé du côté de dadjatch Gwachou et qui fut pris le jour du combat. Sa bouche avait prononcé de mauvaises paroles (contre Kássá) :

Avez-vous vu par là notre écervelé,
 Descendant à Gour-Ambá, escorté de cinq godelureaux,
 Toujours amoureux,
 Suivi de gourgandines, selon son habitude ?

Il avait rimé cette poésie étant chez dadjatch Gwachou. Après qu'il eut été pris, lorsque dadjatch Kássá le fit comparaître devant lui, dans la cour des plaids, et lui dit :

— Tu vas répéter devant moi les injures que tu m'adressais.

Le malheureux fut saisi de terreur et s'écria :

Hélas ! châtiment de Dieu ! Hélas ! châtiment du Seigneur !
 La langue inoccupée n'épargne pas son ami !

A peine avait-il parlé que la mort ne tardait pas à venir ; on le tua à coups de rotin de bambou ¹¹.

Ces événements étaient survenus le 19 hedar (27 novembre 1852).

Quelque temps après, Ras Ali, qui accomplissait le jeûne de Pâques dans le Godjâm, convoqua quatre de ses généraux : Balaw Abié, du Lastâ ; Berrou Ali-Gaz ; dadjatch Ôubié, du Semén, auxquels il adjoignit trois ambal (sortes de colonels), qu'il envoya contre Kássâ. Celui-ci les reçut (vaillamment) et les mit en déroute tous les sept ; il brûla ensuite pour la seconde fois Dabra-Tabor, résidence de Ras Ali. (Je dois rappeler à ce propos que, une première fois,) comme il s'était réconcilié avec Ras Ali, Wayzaro Manan lui avait donné, après son entrée à Mahdara-Mâryâm, le pays au-dessous de Ferqâ-bar et que Kássâ avait porté dès lors le titre de dadjâzmâtch.

Kássâ se porta ensuite rapidement à la rencontre de Ras Ali ; à son approche, les soldats du Ras (se mirent à le plaisanter). Ils disaient : — « Cet homme des qollâ (bas pays) ; ce butteur de poivre rouge ¹², vient enfin nous combattre ! » — Un soldat disait à un de ses camarades : — « Comment ose-t-il venir à nous ; nous sommes dix contre un ? » — « Laisse donc ! Ne parle pas ainsi ! Qui peut savoir ce que le Seigneur a décidé de faire ? »

Cette fois, Ras Ali avait disposé ses troupes dans la plaine d'Aychâl. Tandis qu'il y séjournait, dadjatch Kássâ commença à rôder tout autour de son camp. Les hommes de Ras Ali, pensant que c'était la crainte qui l'empêchait d'attaquer), supposaient qu'il allait s'en retourner. Mais bientôt la rencontre eut lieu ; c'était le matin ; les soldats de Ras Ali furent d'abord victorieux et firent de nombreux prisonniers ; mais le Seigneur ne tarda pas à mettre sa force du

côté de dadjatch Kássá et le règne de Ras Ali finit. Lorsque la rencontre eut lieu, les hommes de Ras Ali tombèrent comme les feuilles d'un arbre secoué par le vent). Les cadavres humains, dans la plaine d'Aychâl, étaient comme des grains entassés dans une aie. La pluie et la grêle se mirent à tomber (furieusement) ; les blessés que les balles avaient frappés et qui ne purent être enlevés périrent de froid.

Ras Ali se réfugia à Dambatch'a dans un asile consacré ; mais (ne s'y trouvant sans doute pas en sûreté), il s'enfuit, arriva de nuit à Máhdara-Maryám ; de là, il se rendit au Wádlá, d'où il ne tarda pas à partir pour se rendre à Yanadjá. Dadjatch Kássá, qui s'était mis à sa poursuite, descendit dans le Yedjou et entra à Ráyá, où il s'arrêta. La fin de la domination de Ras Ali eut lieu le 23 sané (28 juin 1853). La même année, Berrou Gwachou [dont il a été question plus haut] fut fait prisonnier. (Ras Ali et Kássá) ne se rencontrèrent plus désormais jusqu'à leur mort ¹³.

Kássá, après avoir accompli tout cela, rentra dans le Baghémèder.

L'an 7347 de la création du monde (1855 de notre ère), qui était l'année de saint Luc, les soldats se mirent à dire : — « Je te parlerai du Semèn » [ce qui était un jeu de mots que faisait Kássá et qui pouvait s'entendre de la conquête du Semèn, promise à ses soldats, ou de sa proclamation comme souverain, ainsi que nous le verrons plus loin. Les soldats, dans le cas présent, lui rappelaient sa promesse en citant ses propres paroles]. Kássá, en effet, partit en toute hâte pour aller combattre dadjatch Oubié. Dadjatch Oubié, de son côté, ayant pris les troupes composant les 44 timbales du Tigré ¹⁴, arriva au Semèn (et campa) à Bouahit. C'était le 3 magábit (fin février ou commencement de mars), un vendredi. Dadjatch Kássá dit (en plaisantant) : — « Ce (vieux)

goutteux ne me laisserait pas passer (tranquillement) la nuit ; je ne la lui laisserai pas passer (tranquille). » Il attaqua l'avant-garde d'Oubié, qui lui infligea d'abord un échec. Mais les troupes de dadjatch Kássá étant revenues à la charge, cette fois le Seigneur lui vint en aide ; Kássá fut vainqueur et le dadjatch Oubié fut fait prisonnier. Le métropolitite, Abouna Salámá, l'Alaqa Kidana Wald et les gens qui les accompagnaient, tandis qu'ils étaient en route pour aller dans le Choá où ils étaient envoyés pour régler des affaires de religion touchant les deux natures ¹⁵, furent trouvés au monastère de Darasghè. De nombreux personnages de la cour de dadjatch Oubié et beaucoup de ses chefs, qui étaient parvenus à s'échapper, s'étaient réfugiés dans ce monastère. Dadjadj Kássá lança une proclamation annonçant que, en l'honneur de Notre-Dame Marie, il faisait grâce à tous ceux qui avaient cherché asile dans l'église. Et ils y passèrent la nuit ¹⁶.

Le lendemain, Guengoul, fils de dadjatch Oubié, mit ses troupes en ordre de bataille, et fit battre les timbales. Lorsqu'il arriva, il apprit que dadjatch Oubié avait été fait prisonnier, et que toutes ses troupes avaient été battues. Ses conseillers l'avertirent que, les choses étant ainsi, ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était de s'en retourner et, comme ils insistaient pour savoir sur quel point ils devaient se diriger, il leur répondit :

— Je ne m'en reviendrai pas sans avoir auparavant déchargé toutes les cartouches que je porte avec moi !

Et il s'élança vers dadjatch Kássá, avec furie, mais vaincu à son tour, il s'enfuit et se retira sur l'*ambá* (mont-fort) de T'azan, où il demeura.

A la suite de cette affaire, dadjatch Kássá fit enchaîner dadjatch Oubié, et lui dit d'un ton irrité :

— Tu vas immédiatement faire rassembler tous les trésors qui peuvent me revenir, et me les faire apporter.

Or, dadjâtch Oubié professait une vénération particulière pour le monastère de Notre-Dame-Marie, à Darasghé. Il avait accumulé dans son sanctuaire des trésors en or et en argent, l'avait comblé de bijoux, si bien qu'on vantait les richesses de ce couvent jusqu'à la mer. Oubié répondit à Kássá :

— J'avais remis tous les trésors à Notre-Dame, pour qu'elle m'épargnât les misères de ce monde et me réservât une place dans le ciel. Que puis-je faire? (C'est à Notre-Dame que vous devez les réclamer); c'est d'elle que vous devez les recevoir !

Mais Kássá entendait dire qu'il devait lui remettre les réserves entassées sur le mont-fort de T'azan. Oubié enchaîné était debout devant son fils Guengoul; celui-ci, voyant son père ainsi enchaîné pour une question de biens matériels, attristé par sa situation, fit remettre les objets restés sur le mont-fort. Après qu'on les eut livrés, on compta, rien qu'en fusils, 500 pièces et deux cruches remplies d'eau-de-vie et d'aiguilles, dit-on ^{16 bis}.

Après cela, le roi confia la garde du Tigre à dadjâtch Ar'ayâ, et lança une proclamation engageant les populations à se tenir tranquilles ¹⁷.

Nous avons dit que l'Aboun Salámâ, le métropolitain, avait été trouvé à Darasghé; c'est lui qui oignit et consacra Kássá suivant les règles établies dans le royaume, et, comme Samuel, après l'avoir sacré, il le proclama roi. Kássá avait dit à ses troupes : « Je vous dirai mon nom ! » [*semièn*, « mon nom », en amharique : jeu de mots avec Semén, province dont nous avons parlé]. Il ordonna qu'on l'appelât désormais Théodore; et, en effet, le nom de Kássá fut bientôt

abandonné, et on commença à ne plus l'appeler que « le roi Théodore. »

A la suite de ces événements, il alla passer la saison des pluies à Ambá-Tch'ará et, la même année, tandis qu'il était en route vers le Choá, il alla camper à Garagará, où arriva le tribut du Tigré. En même temps, Dadjatch Arayá, ayant été mis en accusation, il investit du commandement du Tigré dadjatch Kássá, fils de Sab'a-Gádis, puis il se porta dans le Wallo ¹⁹. (La reine de ce pays), appelée Warqit, était une musulmane (fanatique), qui avait brûlé plusieurs églises, entr'autres celle de Garagará. Cela avait irrité Théodoros, qui avait hâté sa marche, et, une première fois, arrivé dans le Waráh-Ymanou, il avait nommé Ali-Adará, venu à sa rencontre, chef du pays qu'avait gouverné son père. Lorsqu'il eut franchi le pont d'Egziér, et qu'il fut entré dans le pays de Wallo, les sept tribus (maisons) des Wallo vinrent lui apporter l'impôt. Une proclamation avait engagé les populations à se rassurer, mais lorsque le roi apprit que le gouverneur soumis à Warqit était resté à Maqdalá, il retourna sur ses pas en toute hâte, s'empara de Maqdalá, et reprit ensuite sa marche après avoir reçu tout ce que cette ville contenait de bagages. Il était campé à Ghimbá, lorsque les sept tribus wallo se réunirent et tinrent un conseil, où l'on rappela que, lorsque Atsé Tekla-Ghiorghis était venu, les Wallo l'avaient renvoyé et que, lorsque Ras Ali s'était présenté, il avait dû se retirer. — « Il en sera de même de celui-ci, dirent les Wallo, comment traversera-t-il notre pays si nous nous y opposons ? »

Le conseil fut suivi. Les chevaux abondant dans leur pays, il parut aux Wallo que, grâce à leur nombreuse cavalerie, ils empêcheraient le roi d'avancer. En effet, pendant quatre jours, ils l'entourèrent, arrêtant ses bagages, dépouil-

lant les soldats et ravissant les bestiaux. Tandis que le roi Théodoros était campé à Ghimbâ, au milieu de la plaine, avec les bagages de l'armée, entre deux collines, l'une à droite, l'autre à gauche, les Wallo vinrent à cheval selon leur habitude constante. Cette fois, Atsé Théodoros ayant détaché des cavaliers sur chaque front, on en prit d'un côté vingt, de l'autre côté trente, et le châtiment commença : on leur coupa les deux mains et, après les leur avoir suspendues au cou, on les renvoya (vers leurs compatriotes).

A cette vue, tous les musulmans se mirent à crier :

— Allah ! quel prodigieux malheur as-tu fait fondre sur nous !

Ils n'osèrent pas se présenter une seconde fois devant le roi.

Les troupes de Théodoros se mirent à manger la nourriture des Wallo et, comme celle-ci se composait de fruits à demi mûrs, un grand nombre d'hommes mourut à la suite de douleurs d'intestins ; mais, par la volonté de Dieu, le 7 l'éqemt' (octobre), tandis que le roi pénétrait dans le Choâ, le gouverneur de Ghechê, Habta-Maryâm, surnommé « le Gaucher », engagea sur la frontière un violent combat qui resta mémorable. Habta-Maryâm fut fait prisonnier ; son frère Abêto-Samou, qui était venu du Ghedem à son secours avec ses troupes, fut tué dans l'affaire.

Après cet événement, tandis que le roi arrivait dans le Wanz ²⁰, tous les gens du Mesraq, du Ghedem, de l'Efratâ, ayant vu le métropolite Salâmâ à la tête du clergé et Théodoros à la tête du royaume, firent joyeusement leur soumission. Une proclamation fut lancée, qui disait : « Je rends à chacun ce qui appartenait à ses pères ; que celui qui n'a pas de père ait recours à moi : je lui servirai de père ²¹. »

Cette proclamation réjouit fort les gens du Choâ.

Si, maintenant, vous désiriez savoir pourquoi Théodoros osa combattre le Choâ (voici quelques explications à ce sujet) :

L'ange Raguel était apparu jadis à Alsè Lebna-Denghel ²², et il semble que ce soit ce que l'ange lui révéla (qui ait poussé à l'expédition). Voici, en effet, ce qui aurait été révélé à l'empereur par l'ange Uriel (?) : « Ceux qui seront issus de la maison de ce roi gouverneront le pays de Choâ pendant 159 ans, et formeront sept générations. » Voici, en effet, la correspondance des nombres : Nagassi gouverna 7 ans; Abeyè, 15 ans; Sebestè, c'est-à-dire Sébastien, gouverna 25 ans; Amhà Iyasous, 33 ans; Asfa Wassan, 33 ans; Was-san-Saggad, 4 ans; Sâhla Sellâssè, 34 ans; Hâyla Malakot régnait depuis 8 ans. En ajoutant ces nombres, on doit arriver à 159 ans. Il semble que ce fut là la raison (qui fit entreprendre l'expédition) ²³.

Théodoros prit pour prétexte une question religieuse, et emmena avec lui le métropolite Salâmâ, car c'était la volonté de Dieu ; mais nous devons dire, en quelques mots, pourquoi le Seigneur se déclara en faveur du métropolite.

Nous devons rappeler que le nombre des métropolites venus en Ethiopie jusqu'à Abouna Salamâ est de 107 ²⁴. Tous ont appartenu à la religion d'Alexandrie, caractérisée par la formule : « Les deux natures par l'union, ou fils de la substance. » Cette doctrine est venue, dès l'origine, du siège de Saint-Marc; on n'y avait rien ajouté. Mais les prêtres du Choâ disaient : « Le Christ a été enfanté par la grâce ; donc il est le fils de la grâce. » Cette définition avait donné lieu à d'interminables disputes, au temps où régnait Sahla Sellassiè et, comme l'affaire n'en finissait pas, les prêtres prirent le parti de descendre à Gondar. Le métropolite s'était installé à Gondar dans une maison qu'il s'était fait construire, au

quartier de Saint-Gabriel. Les clercs du Choâ allèrent rendre visite à Etèghè Manan, qui s'intéressa à leur cause, et mit des soldats à leur disposition pour les aider.

Les prêtres et les clercs se transportèrent en proférant des injures vers la résidence du métropolite et un combat s'engagea. Munis de pieux et de pioches, les choans démolirent le logis [épiscopal]. Ils furent tout joyeux du succès que leur vigueur leur avait valu, et se mirent à chanter le *Laudemus*.

Etèghè Manan, inspirée par les Choans, se mit à dire :

— Le métropolite n'est, en somme, qu'un esclave; il est venu ici parce qu'on l'a acheté à prix d'or et, maintenant, voilà que l'esclave veut jouer au maître, au lieu de faire ce que sa maîtresse désire et ordonne; mais sa volonté ne sera pas obéie.

Abouna Salâma, ayant entendu ces propos, lui répondit :

— Il est possible que je sois un esclave; en tout cas, j'ai été estimé mille thalers, puisque j'ai été acheté au prix de mille thalers; mais de toi, si on t'emmenait au marché, on n'en tirerait jamais dix thalers.

Les choses en étaient là, lorsque le métropolite parvint à quitter Gondar et à gagner le Tigré, suivi de ses fils en la foi. Fort attristé, il poursuivait sa route à travers les couvents, où il séjournait, lorsque Atzé Théodoros vint dans le Semièn pour combattre Dadjatch Oubiè. Le métropolite, en sa qualité de père des chrétiens, se dit qu'il devait s'employer à réconcilier les deux adversaires. Ce que le Christ avait ordonné eut lieu. Dadjatch Oubiè ayant été fait prisonnier, le métropolite conféra à Théodoros la dignité royale et commença à pratiquer les ordinations. Le roi communia selon les règles établies, après avoir fait savoir par une proclamation qu'il aurait en aversion ceux de son armée et de ses chefs qui ne communieraient pas dans cette

circonstance. C'est ainsi que les troupes et les chefs communiquèrent avec celui que le Seigneur avait choisi et la nouvelle (du rétablissement) des institutions du royaume se répandit dans tous les pays. L'Abouna Salâma, témoin de cette manifestation d'ordre spirituel, témoigna au roi le plus grand respect, et une grande affection. C'est dans ces sentiments amicaux qu'il dit au roi :

— Tu es un vrai fils dans la foi, que le Seigneur m'a donné; allons dans le Choâ rétablir la religion !

C'est ainsi que, après s'être mis d'accord avec le roi, tous deux se dirigèrent vers le Choâ ²⁵ ? Dieu est en effet *le vengeur de la justice et le juge de la vérité*. Aussi livra-t-il tous ses ennemis aux mains de Théodoros.

Revenons aux événements dont nous parlions plus haut.

Le 14 t'eqemt' (octobre), lorsque Théodoros arriva à Djeb-Wachâ (tanière de hyène, Habta Maryâm, de T'arrâ, mourut en combattant. Le roi Hâyla-Malakot, qui était à Dabra-Berhân, dans la quallâ (pays bas) de Tegoulat, alla à Salâ-Dengây. Théodoros retourna sur ses pas en toute hâte, mais il ne put l'atteindre et il s'en revint. Le 16 du même mois, un vendredi, sur le conseil de ses officiers, le roi Hâyla-Malakot fit brûler l'enceinte d'Ankobar. Théodoros se porta rapidement vers Hâyla-Malakot. Pendant que cela se passait, le métropolitain était resté à Qouendi avec les bagages; tout le clergé d'Ankobar portant les *tabot* (tables d'autel consacrées), vint lui rendre hommage et s'en retourna.

Quelque temps après, Hâyla-Malakot tomba (gravement) malade; les hommes qui le suivaient ne songeaient guère à se battre. Le 30 bedar (commencement de décembre), de la huitième année de son règne, un vendredi, pendant la nuit, il mourut. Le lendemain matin, on porta son corps

du monastère de Abouna-Hetzân au monastère de Dabra Bagh'e, où il fut enseveli.

Le fils de Hayla-Malakot, Ledj Menilek, était encore en bas âge. Ses partisans le prirent avec eux et l'emmenèrent camper à Gabaré-Chango. Théodoros se mit à sa poursuite, mais, avec l'aide de Dieu, Ledj Menilek ayant passé le Kassam, pareil à un étranger dans le pays de son père, alla camper à Ararti et, tandis qu'il était à Yaqour et descendait le long des ravins de Tch'éqâ, comme Théodoros, il fut aperçu avec la lunette d'approche. Théodoros, pensant que Menilek le devancerait en prenant la qwallâ (vallée) qui s'ouvrait au-dessous, prit conseil et, ayant partagé ses troupes, il en envoya une partie vers Barakat, sous les ordres du Ras Engheddâ, puis il descendit vers le pays de Tch'eqâ et passa dans le Mendjar. De son côté, ledj Menilek ayant quitté Ararti longea les qollas (qui bornent le) Mendjar, passa le Kassam et on apprit qu'il avait gagné le Barakat. Ras Engheddâ et ses troupes étaient descendus pendant ce temps et le 10 hedar (novembre), un mardi, le combat s'engagea. Du côté de Ras Engheddâ, on ne peut compter les gens qui périrent. On releva les noms de Ato Chachagou, Abbâ Walda-Madhen, qui moururent en combattant. Ato Bazâbeh, vaincu dans ce combat, fut fait prisonnier.

Après cela, Ato Habtou, Ato Gabrou et les leurs prirent avec eux Menilek et se rendirent auprès de Théodoros qui était alors campé à Bokan. Celui-ci accueillit Menilek affectueusement, comme il eût fait d'un fils, et le traita avec les honneurs royaux. Après cette réception, Théodoros traversa la plaine, en suivant le cours de la Ghermâmâ de Chano jusqu'à Golbâ, où il campa. Il rencontra là Ras Engheddâ et ses troupes. Après s'être informé des incidents du combat

de Barakat, il manifesta sa satisfaction, car les troupes du Baghèmeder s'étaient, disait-on, vaillamment conduites.

Un incident à noter dans cette journée de la victoire de Barakat. Sept (marchands) musulmans furent surpris par la marche de l'armée, tandis qu'ils étaient en train de charger leurs marchandises ; ils purent se cacher dans le (lit du) torrent. Un soldat du parti de Ras Engheddâ, cheminant tout seul, empêché qu'il avait été de rejoindre son corps par la marche de l'armée victorieuse, rencontra ces sept marchands musulmans. Il les considéra avec curiosité et les jugea incapables de résistance, car il lui semblèrent aussi inoffensifs que des moutons. (Il s'avança) et leur dit :

— Que chacun de vous me donne une des culottes que vous portez avec vous ! Ils lui en remirent sept. Et comme il vit qu'ils ne disaient rien, il reprit :

— Que chacun y ajoute une *koutâ* (sorte de tige) !

Ils s'exécutèrent. Une troisième fois, il regarda ces gens, car il n'était pas sans quelque appréhension ; mais il constata qu'ils continuaient à ne rien dire. Cette fois, il pensa que c'était là une proie que le Seigneur lui avait offerte, qu'il pouvait les emmener comme des bêtes, et il leur cria :

— Chargez vos marchandises et venez avec moi !

Tous se levèrent, en effet, et lui, marchant en tête, comme s'il conduisait un troupeau, les emmena jusqu'au campement.

Théodoros descendit de là à Dabra-Libanos et, à son retour, il campa à T'abassé-Kosso, puis à Mot'ât'it. Le clergé d'Ankobar tout entier, apportant les *tabot* comme il l'avait fait précédemment, vint à sa rencontre tandis qu'il approchait de la ville, en chantant en chœur : « Car Théodoros a la parole juste et tous ses actes sont inspirés par la foi. »

Après avoir rendu hommage au souverain, les membres du clergé s'en retournèrent.

Après ces divers incidents, Théodoros entra dans la ville d'Ankobar pour la visiter; il passa par la route du gué supérieur. Cette fois, les campements installés à Gorabêla et dans la plaine de Tch'affâ étaient fort nombreux. Le métropolite Abba Salâmâ avait le sien dans l'enceinte de la ville à Mouq-Meder (pays chaud); le roi s'était installé au-dessus de l'enceinte qui avait été brûlée, là où était autrefois la terrasse du tribunal. Après qu'il eut examiné les divers établissements de la ville, aucun dégât n'y fut porté et le roi résida quelques jours à Ankobar.

Sur ces entrefaites, deux individus se mirent à rôder pendant la nuit autour du campement, disant aux soldats qu'ils rencontraient :

— Personne ne sait où ce roi veut aller; il est capable de vous conduire au pays des serpents ²⁰⁶; au nom de l'Abouna, nous avons excommunié tous ceux qui le suivraient.

Tandis qu'ils rôdaient en tenant ces propos, ils furent saisis en même temps que 48 hommes des campements qui s'étaient laissé prendre à leurs conseils. Cette affaire mit le roi fort en colère; il partit et alla camper à Torâ-Mesk. Il fit comparaître devant lui ces prisonniers, les fit attacher à des poteaux plantés sur la place des plaids, par groupes de cinq et de dix, et ordonna qu'on les massacra à coups de fusil et à coups de sabre.

Abouna Salâmâ était intervenu et avait dit au roi :

— Ces hommes, qui ne sont ni clercs ni prêtres, se sont permis d'excommunier; livre-les-moi, je leur infligerai une punition d'ordre spirituel; pour toi, tiens-t'en au pouvoir temporel que Dieu t'a donné.

Le roi se montra fort irrité de cette observation et il s'écria :

— Je n'en ferai rien; je ne les lâcherai point !

Les soldats, en ordre de bataille, étaient debout à leur rang; ils massacrèrent les prisonniers jusqu'au dernier.

Les gens du Choâ, témoins de ce qui se passait, furent pris de crainte et se mirent à trembler. Ils disaient :

— Pourquoi un acte de désobéissance au roi est-il puni de mort ? Depuis le temps de Nagassé jusqu'au temps de Hâyla-Malakot, pendant huit générations, ceux qui ont offensé le roi ont été enchaînés; leurs biens ont été confisqués; lorsque l'un d'eux avait été convaincu d'homicide, ce n'était qu'après avoir été jugé selon le Fetha-Nagast qu'il était mis à mort.

Ils ne comprenaient pas, en effet, qu'on eût mis à mort, comme ils l'avait vu faire, des gens (coupables seulement d'un semblable délit). Après cette exécution, le roi descendit à Dabra-Berhân, et, tandis qu'il séjournait, des plongeurs parvinrent à enlever du lit de la rivière de Boréssâ beaucoup de fusils et des (vieilles) armes de chasse de gros calibre.

Le 19 yakâtît (février), le roi nomma ledj Hâyla-Mikaël, fils de Hâyla-Malakot, mard-azmâtch (général de l'armée de réserve); il conféra la fonction d'Abagaz à Ato Andargâtchaw²⁷, et il descendit à Tabassé-Kosso, où il établit son camp. Parmi les gens du Choâ, Ato Nádaw et ses hommes, en qui il avait pleine confiance, furent désignés pour accompagner Menilek et ils ne se séparèrent plus.

Une proclamation fut lancée sur ces entrefaites, qui rappelait que, lorsque le roi était arrivé au Choâ, il avait publié un édit disant que chacun devait rentrer en possession de ce qu'avait possédé son père et que ceux qui n'avaient pas

de père, devaient s'adresser au roi, qui leur servirait de père. Cet édit avait comblé tout le monde de joie. Mais à partir de ce moment, il n'y eut plus personne, au Choâ, qui ne réclamât, prétendant que telle ou telle terre avait appartenu à son père, et cela en vertu de la proclamation royale. Chacun voulant ainsi obtenir soit un emploi, soit un domaine, les gens se mirent à se quereller, puis enfin, à s'exterminer. Le roi, ayant connu la chose, lança un nouvel édit remettant en honneur les institutions de Sahla-Sellassé, telles qu'on les avait pratiquées de son temps. Cependant, comme les gens du Choâ sont portés au meurtre, il modifia ces règlements sur un point. Il ordonna que le meurtrier seul serait exécuté ; que ni le père, ni le frère, ni les parents du meurtrier, ne pourraient être punis de mort (en son lieu et place, s'ils n'étaient pas complices, ou s'ils n'avaient pas été trouvés à l'endroit où le crime avait été commis. [Il existait, en effet, auparavant, au Choâ, une sorte de vendetta légale, que les dispositions prises par Théodoros avaient pour but de faire disparaître, ou, du moins, d'atténuer.]

Le roi se transporta ensuite à T'abassé-Kosso, puis il traversa Wâyou, longea le Djerrou et alla camper dans ces parages. Cette fois, tandis qu'on supposait qu'il allait se diriger vers le Marha-biétè, il revint sur ses pas, laissa ses bagages à Galân et, après avoir pillé les Gallas, il traversa le plateau de Dabra-Libanos, descendit par Oullâ-Oumo et alla camper dans la *qollâ* de Djârso. Son armée, tourmentée par la soif, y passa la nuit. Le lendemain matin, on entrevit les eaux du Nil Bleu ; à cette vue, les hommes éprouvèrent une telle convoitise qu'ils auraient voulu avoir des ailes pour arriver plus vite. C'était un mercredi. Malheureusement, le sentier, qui courait à travers la brousse, était fort étroit. La

souffrance était tellement forte que, lorsqu'ils arrivèrent près du fleuve, beaucoup d'hommes tombèrent morts, épuisés par la soif. Ce fut bien pis lorsque les troupes eurent trouvé l'eau ; les hommes s'y précipitèrent comme un troupeau ; mais, lorsque le roi vit une partie de ses soldats tomber morts sur la rive, au sortir du fleuve, après s'être désaltérés, il ordonna qu'on empêchât les autres de suivre leur exemple. Abbâ Walda Sellassé, qui y était allé, étant à ce moment enchaîné, fut laissé là ; les Gallas le tuèrent, dit-on. On trouva bientôt deux gués : l'un en amont, l'autre en aval de la rivière. Les hommes, en se tenant enlacés les uns les autres par le cou ou par la ceinture ou bien portés par les ânes, parvinrent à franchir le gué. Le roi, ayant passé la rivière, prit sa longue-vue et attendit que tout le monde l'eût franchie, de peur que les Gallas ne vinssent faire des razzias sur les derrières de l'armée. On passa la nuit à cet endroit. Le lendemain matin, on gravit l'escarpement et le roi alla camper à Yagawarrâ. Le clergé accourut de tous les sanctuaires du Godjâm faire une manifestation en l'honneur du métropolite. Les clercs chantaient avec accompagnement des sistres et des timbales : *« Tu as jeté la lumière dans les ténèbres et tu les as dissipées ; ô Salâmâ, il n'y a rien que tu ne puisses faire. »* Après avoir reçu la bénédiction du métropolite, ils s'en retournèrent. Quelques-uns des soldats qui avaient été pris à Ankobar en train d'excommunier étaient originaires du Godjâm. Afin qu'ils servissent d'exemple à leurs compatriotes, on en pendit deux sous leurs yeux après leur avoir coupés les pieds et les mains.

Théodoros monta ensuite à Nâzrèt et alla camper à Arât-Makarâker (les quatre entailles). On pillâ ceux de Erbâb et les pays avoisinants. On était au mois de mars de l'année de saint Jean ; le jeûne de Pâques était commencé ; le roi s'ar-

rêta là quelques jours et partit le mardi de la semaine sainte. Avant de partir, il nomma aux fonctions de *bitwaddad* ²⁸ Oubié, qui plus tard fut nommé Ras. Un édit annonça au Godjâm que Ras Engheddâ était chargé du gouvernement de la province. Sur ces entrefaites, Ras Engheddâ avait envoyé au roi un message pour lui annoncer que Fit-Awrâri Tchakol avait été fait prisonnier. Le roi, ayant appris cette heureuse nouvelle, ordonna que Tchakol fût pendu et, en effet, on l'exécuta sur la place du marché de Bâsso.

Après cela, le roi se mit en marche et se transporta à Amadâmit, où il passa les fêtes de Pâques, et ensuite il alla camper à un endroit appelé Abolâ-Negous ; ce qui causa un grand étonnement. Voici, en effet, ce qu'on racontait sur ce lieu.

Il n'y a pas que les hyènes qui trouvent parfois dans leur tanière, où elles sont venues d'elles-mêmes, les victimes qu'elles courent chercher en tous sens pour les manger. Le nom d'Abolâ signifie roi de tous les sorciers. Tous les hommes que ceux-ci ont tués pour les manger, leur roi les enlève, donne un festin, et après avoir rangé les victimes debout, il en fait une cloison qu'il lie en les enchevêtrant. Tel est le récit que l'on fait et voici comment la chose fut connue ²⁹.

Un pauvre diable avait pour ami un sorcier. Mécontent de sa condition malheureuse, il alla trouver son ami et sollicita de lui l'aumône d'un conseil. Celui-ci lui dévoila le secret et lui dit : — Viens avec moi ; je t'emmènerai chez Abolâ, notre roi, et tu seras comme moi un de ses serviteurs. L'homme consentit et se laissa emmener par le sorcier. Lorsqu'il entra dans la demeure d'Abolâ, il trouva celui-ci qui versait un philtre dans des flacons et dans des verres, rangés devant lui. Abolâ dit (à une de ses victimes) : —

Bois cela ! et l'homme, l'ayant bu, fut changé en pierre sur un chemin. Le voilà sur la route, devenu pierre d'achoppement ; mais les voyageurs, s'étant sans doute prémunis contre les sortilèges, passaient à côté sans tomber dans le piège. Un jour cependant, un bonhomme s'étant brouillé avec sa femme, sortit de chez lui tellement furieux qu'il ne mangea même pas son repas et il passa sur le sentier. Son pied frappa la pierre si violemment que l'ongle d'un doigt se sépara et tomba. L'homme prit courage et, après y avoir songé, il se dit que la pierre qui l'avait blessé sur la route pourrait bien être un sorcier et il se mit à la frapper une fois seulement. Il entendit alors une voix qui disait : « Voici ma délivrance ! » Cette fois, il revint à la charge et, comme il frappait sur la pierre, toutes les dents (du sorcier) tombèrent ³⁰. Ayant assisté à cela, le personnage se dit qu'il n'avait rien à gagner à faire le métier de sorcier ; il raconta les choses (étranges) qu'il avait vues à diverses personnes qui les répétèrent. Lorsque Théodoros, qui était au courant de la légende, alla camper en cet endroit, on en fut fort étonné ; mais on ne dit pas qu'un seul homme de son armée ait été victime des sorciers.

Le roi quitta Abolâ et, après avoir gagné Dabra Mawié, il y campa et passa la nuit. Ayant ensuite appris que Tassammâ Gwachou, qui s'était révolté, était installé à Tch'oqiêw, il se mit à sa poursuite en toute hâte, mais n'ayant pu l'atteindre, il s'en retourna et descendit à Bâher-dar (bord de la mer) où il établit son camp. Tandis qu'il y séjournait, le choléra s'abattit sur ses troupes. On appelle cette maladie « le fusilier ». Elle commença le matin et dès avant le soir, beaucoup d'hommes avaient succombé à la maladie. Ce fut une véritable terreur, car Dieu envoie quelquefois de ces calamités. L'angoisse fut si grande que le roi leva le camp

et franchit le Nil Bleu à un endroit appelé Egher-bar (porte du pied). Tandis que l'armée était en marche, les gens atteints de la peste tombaient de leurs chevaux et de leurs mulets et restaient sur la route. Cependant, lorsque le roi pénétra dans le Baghemeder, par la bonté du Christ, le choléra cessa et, lorsqu'il entra à Gondar, son armée put passer la saison des pluies (dans les pays où elle était) en subsistance.

Le mois de maskaram (septembre), le jour de la fête de la Masqal (la croix), le roi se rendit à Dabra Tabor, où les troupes se réunirent après avoir quitté leurs garnisons. Le patriarche copte, Abouna Qêrlos (Cyrille), s'était transporté en Ethiopie. Il serait trop long d'entrer dans le détail des raisons qui avaient motivé ce voyage ; nous nous abstiendrons de les écrire ³¹.

Quelque temps après, le roi se rendit dans le Warrâh-Ymanou, où il rétablit les autels que les gallâs avaient renversés auparavant. Il rouvrit à Maqdalâ les églises de Madhani-Allam (le Sauveur du monde) et d'Egzielena Mâryâm (Notre-Dame) ; il appela des prêtres et des clercs pour les desservir ; il s'attacha à la ville de Maqdalâ et c'est dans cette ville qu'il nomma le Gherâ-Azmâch Alamé *Afa-Negous*, (procureur général de la justice de l'empire). Le métropolite Abouna Salâmâ et le métropolitain Abouna Qêrlos, vinrent consacrer les églises restaurées ; ce qui fut l'occasion de réjouissances extraordinaires. Maqdalâ devint le dépôt des trésors du roi et une proclamation l'annonça en ces termes : « Maqdalâ sera le dépôt de mes trésors ; que ceux qui m'aiment viennent s'y installer. » La ville devint un lieu d'asile pour les croyants, et les gens qui avaient été enchaînés à la suite d'une sédition vinrent s'y réfugier.

Le roi rentra ensuite dans le Baghémèder pour y recevoir les tributs et les rebelles quittèrent la brousse et commencèrent à rentrer (dans leur logis). A cette époque, on ne trouvait plus de brigands dans la brousse, ni de voleurs dans les villages, tant ils redoutaient les terribles châtimens qui leur étaient destinés.

Un jour, les habitants du pays de Tizbâ vinrent en foule auprès du roi pour réclamer justice, et, comme il s'informait du motif de leurs réclamations, ils répondirent :

— Votre Majesté a lancé une proclamation rendant à ceux qui en avaient été dépossédés la situation occupée par leurs pères. Pour nous, nous demandons d'exercer la profession qu'ils ont exercée et qui consistait à aller à la dérobee, pendant la nuit, ouvrir les étables pour y voler les bœufs et à démolir les cloisons, pendant que les gens étaient plongés dans le sommeil, afin de mettre la main sur tout ce qui se trouvait à leur portée.

Le roi leur dit :

— Vous êtes, en vérité, trop peu nombreux aujourd'hui pour que je décide de votre affaire); réunissez-vous et venez tous ensemble, nous en parlerons de nouveau.

Il fixa un jour et les renvoya. Il partirent tous joyeux. Mais, comme dit le proverbe), « le jour finit par arriver où la citadelle croule ». Jeunes et vieux, sans qu'il manquât un seul, tous les habitants de Tizbâ arrivèrent auprès du roi au jour fixé.

— Répétez devant moi, dit le roi, ce que vous m'avez déjà exposé l'autre jour.

Ils répétèrent en riant ce qu'ils avaient déjà raconté. Le roi les écouta patiemment et, quand ils eurent fini leur discours, il leur dit :

— Voici de quelle façon j'ai entendu vous permettre d'exercer la profession de vos pères!

Et sur un ordre de lui, tous les soldats qui se tenaient autour fondirent sur les paysans rassemblés, comme un jour de pillage ils auraient fait main basse sur un troupeau de moutons. A coups de sabre, à coups de fusil, à coups de lance, ils les exterminèrent ³².

A partir de ce jour, il n'y eut personne qui se permit devant le roi rien qui ressemblât à une plaisanterie.

Il y avait à la cour un certain Belâta Baqatou, homme d'humeur enjouée. Un jour, Théodoros lui dit :

— Belâta Baqatou, on m'a dit que tu t'entendais à dire des plaisanteries ; voyons, dis-m'en quelques-unes !

— Sire, répondit Belâta Baqatou, au temps où la plaisanterie était de mode, je connaissais quelques bons mots ; je les ai aujourd'hui complètement oubliés.

Il semble que c'était par simple prudence qu'il fit cette réponse.

Quelque temps après, le fils de Sahla Sellassié, roi de Choâ, Abêto Sayfou, se souleva ; il prit avec lui tous les gens du Mesraq, dans le Choâ, et entra à Ankobar. [Le gouverneur du Choâ pour l'empereur], Ato Bazâbeh, ayant avec lui des gens des plateaux, envoya un message à Théodoros où il lui disait : « Nous entrons aujourd'hui dans une période de tribulations. » Le roi quitta aussitôt le Baghèmeder et se dirigea en toute hâte (vers le Choâ). Tandis qu'il était campé à Gouarabêla, au-dessus d'Ankobar, Ato Bazâbeh, suivi des troupes des plateaux, vint se placer à côté de la ville, à Tch'aflâ ; son camp s'étendait jusqu'à la rivière. Abêto Sayfou, ayant pris avec lui des fusiliers du Mouq-Meder (pays chaud) qui étaient dans l'enceinte de la ville, engagea le combat avec les troupes du roi. Les coups de fusil partant de la colline de Saint-Michel, au-dessus de l'escarpement, atteignirent et tuèrent beaucoup de monde avant

que la victoire ne se décidât ; mais un homme du parti du roi ayant été fait prisonnier fut conduit devant Abêto Sayfou et, en réponse aux questions qu'on lui posait, il dit que Sa Majesté était arrivée [et que c'était au roi qu'on avait affaire]. Pour bien comprendre la portée de l'interrogatoire, il faut dire que Ato Bazábeh avait razzié et brûlé des pays appartenant à Ato Sayfou, et, comme c'était son habitude, à la vue des troupes d'Ato Saydou, il se dit que celui-ci venait pour le combattre. Mais Ato Sayfou, ignorait encore qu'il eût affaire aux troupes de Théodoros. C'est afin de s'en éclaircir que le prisonnier avait été interrogé. Si cet homme du parti du roi, qui avait été fait prisonnier, n'avait pas parlé, pas un seul des hommes composant la troupe (d'Ato Sayfou ne serait rentré dans sa famille. Et le roi, de son côté, ayant vu comment s'étaient battus les partisans d'Ato Sayfou, comprit que si, la première fois (qu'il vint au Choâ), il s'était trouvé en présence d'hommes aussi résolus, jamais il n'aurait pu y pénétrer. Aussi ordonna-t-il que la solde des troupes ne serait payée qu'à Ankobar même. Mais la volonté de Dieu ne manque jamais d'être accomplie. Abêto Sayfou, ayant été mis au courant de ce qui s'était passé du côté de Théodoros, se dit, lui aussi, que s'il persistait dans sa résistance, il ne resterait plus un seul de ses Choâns ; il abandonna donc la ville et descendit vers le bas pays.

Cette fois, quand l'armée royale eut pénétré dans la ville, elle massacra tous ceux qui s'étaient réfugiés dans les églises et pillà tous les objets (qui lui tombèrent sous la main). Cela fait, une proclamation enjoignit aux troupes de remettre au roi tous les prisonniers qu'elles avaient faits. Lorsque ceux-ci eurent été réunis, Ato Bazábeh se leva et désigna au roi ceux qui s'étaient révoltés et ceux qui étaient restés fidèles. On mit les premiers à part, d'un côté ; les bourreaux, qui avaient été appelés, vinrent à leur tour).

Tous ceux qui avaient pris parti contre le roi [ou, plutôt, contre Ato Bazâl eh] eurent tous la main droite et le pied gauche coupés, jusqu'au dernier. Une complainte (rappela ce tragique événement); elle disait :

Atzé Théodoros s'est fort humilié ;

Après avoir rendu hommage à tous les gens du Choâ, il est
[parti.]

[Ce qui cache un jeu de mots, car ces vers, avec une légère modification, signifient aussi :

Atzé Théodoros a beaucoup voyagé ;

Après avoir fait enlever les mains à tous les gens du Choâ,
[il est reparti ²².]

Cinq cents hommes avaient été mutilés, sans parler de ceux qui étaient morts. Du côté du roi, mille six cents hommes périrent dans la rencontre avec Abéto Sayfou, soit dans le combat, soit sur la route, soit de toute autre manière.

Cela fait, le roi se dirigea vers le Baghêmeder. A son passage, il ne séjourna que peu de jours à Maqdalâ et continua sa route vers le Baghêmeder. Tandis qu'il y avait établi sa résidence, sa femme Wayzaro Tawabâch tomba malade. Le roi quitta le Baghêmeder pour se transporter dans le Warrâh-Ymanou, où il alla camper à Daraq-Wayrâ (l'olivier desséché); il y était encore lorsque Etêghê Tawâbatch mourut. On mit le corps de la reine dans un cercueil et on le transporta sur une civière pour l'ensevelir à Ghechen. Tandis qu'on faisait les apprêts funéraires, le roi composa la complainte suivante :

Je vous en prie, demandez-moi, avant qu'elle ne s'éloigne,
 Si Itèghè Tawâbatch ne fut pas à la fois épouse et servante !
 Celle qui était dans le secret de bien des choses est morte hier ;
 Elle qui me servait, comme un repas, le remède (à mes préoccupations).

De son côté, Ras Ali, père de Itèghè Tawâbatch, à ce moment exilé dans la province du Yedjou, en apprenant la mort de sa fille, composa la complainte suivante :

Lorsque je lui disais : — « J'aime l'hydromel » ; — elle faisait
 [charger du miel pour moi ;
 Lorsque je lui disais : — « J'ai faim ! » — elle faisait charger
 [des vivres à mon intention ;
 Lorsque je lui disais : — « J'ai froid » ; — elle m'envoyait des
 [toges (pour me couvrir) ;
 Prise par mon voleur, elle s'en va sur une civière ;
 Pourquoi, ayant connu son père, lui cause-t-elle tant de cha-
 [grin ?

Il y a là, comme dans tous les *leqso*, des jeux de mots un peu macabres. Ras Ali n'avait pu pardonner à Kássá de lui avoir enlevé son pouvoir. Il y a probablement un jeu de mots entre *liebâye*, « mon voleur » et *lebié* « mon cœur » et dans *algâ*, qui signifie à la fois « lit de justice, trône, » et « civière » ³³ .]

A la mort de Ras Ali, on transporta son corps dans une île du lac Hayq, où on l'ensevelit sous le porche de l'église ³⁴.

Après avoir procédé, à Ghèchen, aux obsèques de Itèghè Tawâbatch, Théodoros rentra dans le Baghèmeder et, tandis qu'il y séjournait, en proie aux tristesses du deuil, un certain ledj Garâd, fils de son oncle le dedjaz Kenfou, se mit en état de révolte et commença à razzier le pays. Ses troupes étaient fort redoutées.

Le roi, ayant appris cette nouvelle, se porta à sa rencontre et parvint à l'atteindre. Gârad était, en effet, un prétendant

au trône. Tandis qu'il combattait et que, tout d'abord, la victoire semblait se décider en sa faveur, il demanda (à un des siens) de lui désigner le roi; il se dirigea alors vers le souverain, écartant tout devant lui. Un Anglais (que l'on appelait) le *liqa makwās* [grand écuyer] Johannès³⁵ se tenait à ce moment debout auprès du roi. Ayant vu s'approcher Gârad, il déchargea sur lui un coup de pistolet et le tua. Le frère de ledj Gârad tua à son tour le *liqa makwas* Johannès, mais il fut tué par le roi. Cette fois, la victoire se déclara en faveur de Théodoros. Sans compter les morts, on fit cinq cents prisonniers. Un terrible châtement les attendait sur la place du marché de Debâreq. Ils furent tous décapités. Voici comment on sut à combien se montait leur nombre. De même que, lorsqu'on a des bouvillons en abondance, après les avoir égorgés, on compte les queues pour savoir combien il y en a, de même on plaça les têtes en cercle et on les compta.

Lorsque le roi se trouva dans l'*aderâch* [salle de réception], un *azmari* (trouvère), pendant le festin royal, fit les vers suivants :

Gârad est mort; il a été enfin enseveli.

Or, il était ton frère, et nous le craignons.

[Lesquels vers, avec une nuance de prononciation, signifient aussi :

Gârad est mort : plutôt à Dieu qu'il eût été honoré !

C'était pourtant ton frère et c'est lui que nous aurions soutenu
[comme prétendant.]

Quelque temps auparavant, un certain Berrou Haylou s'était révolté et était allé chercher refuge dans une île du lac T'ânâ; or personne ne peut traverser ce lac sans une barque³⁶. Le roi réunit toutes les embarcations qu'il put

trouver dans les environs et alla le combattre. Il fit attacher à l'extrémité du manche des javelines, là où est le talon qui sert de contrepoids, une corde qui permettait de ramener à soi l'arme après l'avoir lancée, sans avoir à quitter la barque pour combattre. Les soldats qui étaient dans l'embarcation s'approchèrent ainsi de la côte de l'île et chacun lutta selon ses moyens (physiques). C'est grâce à cette tactique que Berrou Haylou fut fait prisonnier. Jamais, avant Théodoros, on n'avait conduit en Ethiopie une expédition nautique de ce genre.

Lorsque Agaw Négoussié se mit en état de rébellion, le roi était à Maqdalâ; il laissa ses bagages au bas du mont-fort, dans le quartier de Salâmghé, et partit en toute hâte; il s'enfonça dans le désert et poursuivit longtemps Négoussié; il parvint enfin à le surprendre à l'improviste. Le combat ne dura pas longtemps. Le roi fut victorieux. Les soldats qui suivaient Négoussié étaient de pauvres diables que celui-ci avait emmenés de force de leur pays. Aussi le roi leur fit-il grâce; mais Agaw Négoussié et son frère, ainsi que les chefs qui étaient sous leurs ordres, eurent la main gauche coupée. Là où ils étaient tombés, il ne se trouva personne qui pût leur donner quelque chose à manger ou même de l'eau à boire. La soif tirait à ce point Agaw Négoussié qu'il s'écria :

— Je donnerais bien mon collier d'or à celui qui serait capable de m'offrir une coupe d'eau.

Et son frère, l'ayant entendu, lui dit :

— Pourquoi te préoccupes-tu du superflu?

Les deux [malheureux] moururent de soif à cette même place.

A la suite de cet événement, le roi ressentit une vive joie et il lança une proclamation qui disait : « Je considérerai

comme mes ennemis tous ceux qui ne se livreront pas à des réjouissances en mon honneur. » Et effectivement, en entendant les termes de cette proclamation, il n'y eut personne qui ne se livrât à des manifestations de joie en redisant les paroles d'Iser :

— Oh ! (le Seigneur) a affermi le pouvoir du roi !

Cela fait, tandis qu'il s'en revenait, le roi se reposa au monastère de Darasghé, où vivait le dadjatch Oubié. Un soldat, arrivé à l'improviste, aperçut Wayzaro T'érounach (tu es pure), la fille de dadjatch Oubié. (Il la trouva si belle qu'il s'empressa d'aller) vers le roi et il lui dit :

— Sire, j'ai trouvé une femme dont le visage est aussi radieux que le soleil !

Le roi envoya ce soldat avec quelques autres personnes pour qu'ils lui amenassent la jeune femme, et lorsqu'elle fut conduite en sa présence, après l'avoir considérée attentivement depuis les pieds jusqu'à la tête, il s'écria :

— En vérité, cette personne-là est de l'or pur.

Quelque temps après, se conformant à la loi, il la prit (pour femme) selon le cérémonial du royaume et gagna le Baghémeder. Tandis qu'il résidait à Dabra-Tabor, il eut un enfant mâle, qui fut appelé Alam-ayhou (j'ai vu le monde). A cette occasion, des coups de fusil et de canon furent tirés et il y eut de grandes réjouissances. Cinq cents prisonniers furent mis en liberté ³⁷.

[Ce fut l'apogée du règne de Théodoros.] Désormais, il s'écarta des règles du gouvernement ; les pauvres furent surchargés d'impôts ; les conseils du métropolitite ne furent plus écoutés. Un jour vint où, à Dabra-Tabor, le roi se brouilla avec l'aboune Salâmâ, qu'il fit consigner dans une tente, entourée par ses ordres d'une haie d'épines, sous la

garde de sentinelles armées de fusils. Le Patriarche copte, de son côté, ayant vu bien des choses, en fut consterné et rentra dans son pays. La façon d'agir du roi ayant changé, on prit l'habitude de livrer le pays au pillage matin et soir.

Les membres du clergé et les lettrés qui se présentaient devant le roi étaient gravement insultés. Il les traitait ainsi :

Ces flâneurs,
ces useurs de nattes,
qui enturbannent leurs têtes
et font des effets de hanche.

On en vint à ce point que les terres furent abandonnées et que les champs, auparavant cultivés, rentrèrent dans le domaine du roi. Celui-ci avait du reste l'habitude de dire que « la terre était dans ses mains. » Une anecdote aidera à comprendre ce jeu de mots ²⁸.

L'alaqâ Fantâ, de Mâhdara-Mâryâm ²⁹, lorsqu'il faisait partie de l'entourage du roi, reçut un jour de celui-ci un cadeau de cinquante talaris. Le roi lui dit :

— Prends ces thalers et ne les dépense pas, tu les enterreras dans quelque coin de ta maison.

— Sire, répondit l'alaqâ, Votre Majesté a dit que la terre était dans sa main ; ils ne s'échapperont sûrement pas.

A ce moment, l'alaqâ était dans les bonnes grâces du roi, qui, comprenant le trait d'esprit, se contenta d'en rire, sans lui faire d'observation. Mais une autre fois, tandis qu'on était en train de construire une église à Dabra-Tabor, le roi fit remarquer à l'alaqâ Fantâ la longueur et la hauteur de l'édifice. C'était au moment où le roi manifestait bien peu de sympathie au clergé et avait décidé de réduire le personnel des églises aux seuls officiants et à cinq se-

mainiers. Alaqâ Fantâ voulut encore faire un trait d'esprit, selon son habitude, et il répondit :

— Sire, pour cinq semainiers, l'église sera toujours assez grande !

Toutes ces réparties finirent par indisposer le roi, qui lui en garda rancune, si bien qu'un jour, pour on ne sait quelle futilité, il le fit enchaîner et, quelque temps après, exécuter.

C'est dans ces circonstances que les membres du clergé étant venus trouver le roi en portant sur leur tête le turban de mousseline, suivant l'usage ⁴⁰, celui-ci leur posa la question suivante :

— Pourquoi enlevez-vous votre turban lorsque vous entrez dans le sanctuaire ?

Les membres du clergé répondirent :

— C'est parce que le sanctuaire est l'endroit où repose le Seigneur. (Les livres saints ne disent-ils pas :) *que ceux qui viennent pour l'adorer enlèvent leurs couronnes* ? c'est pour cela que nous enlevons nos coiffures.

Le roi repartit alors.

— Puisqu'il en est ainsi, puisque le Seigneur repose en ma personne, qu'il a mis tout le monde sous mes ordres, à commencer par vous, pourquoi vous présentez-vous devant moi la tête recouverte d'un turban ?

A partir de ce moment, on ne vit plus de turbans sur la place des plaids du roi ; seuls, les moines gardèrent leur calotte. Mais le Seigneur finit toujours par dévoiler la raison de ses actes. C'est ainsi qu'un meurtrier ayant été arrêté, il fut traduit devant le roi, qui était alors campé à Ambâ-Tch'ará. Le roi ordonna à tous les membres du clergé de Gondar sans exception de venir assister aux débats ⁴¹. Lorsqu'ils arrivèrent, le métropolitain était à la droite, l'*etcheghé*

(grand maître des moines) à la gauche du roi, qui se tenait au milieu. Les membres du clergé qu'on appelle les *qés* (ceux qui ont reçu l'ordination) furent mis à part des clercs et on les fit asseoir sur des tapis. Le roi fit apporter le *Fetha Nagast* (code éthiopien) et s'adressant aux prêtres, il leur dit :

— Jugez le cas de ce meurtrier!

Mais un des prêtres se leva et dit :

— Sire ; nous savons bien s'il est trop tard pour célébrer la communion, s'il est trop tôt pour chanter l'office. Nous nous en tenons là. Quant au *Fetha-Nagast*, nous ne l'avons jamais lu.

Tandis qu'il parlait ainsi, le visage du roi s'était rembruni ; il dit aux prêtres :

— Les *dabtará* (clercs) sont des soldats comme nous ; à vous autres, on vous donne la qualification de docteurs : qu'est-ce que vous pouvez bien enseigner ? C'est cependant à vous qu'il convient d'expliquer le code.

Pendant ce temps, les *liqdwont* (jurisconsultes) et les *dabtará* (clercs lettrés) se tenaient debout sur la place des plaids (comme il a été dit plus haut.) Le *Kantibá* Haylou se leva et s'adressant au roi, il lui dit :

— Sire, que Votre Majesté me permette de la réconcilier avec les gens qui se tiennent debout (les clercs.) Non-seulement ceux-ci (il désignait les prêtres qui étaient assis) sont hors d'état d'interpréter le *Fetha Nagast*, mais ils ne sauraient même expliquer l'Évangile, qu'ils ont pourtant lu.

Pendant que le roi écoutait ce discours, les *liqdwont* (jurisconsultes) et les *dabtará* (clercs) s'étaient rapprochés. Atzé Theodoros leur parla cette fois avec douceur et leur dit :

— Mes Peres, je n'ai point parlé ainsi pour vous dire que j'en savais plus long que vous, ni pour vous défendre de

suivre vos usages ; je n'ai point la prétention d'être supérieur aux rois (qui m'ont précédé). J'ai voulu seulement vous faire comprendre que vous deviez connaître vos devoirs. Et maintenant, je vous rends le droit de porter vos turbans. Emportez le *Fetha Nagast*, qui vous revient.

Les membres du clergé (clercs et lettrés) s'en revinrent avec le code, qui était effectivement de leur compétence, en chantant le *Laudemus*, et désormais le turban fut porté comme auparavant.

Comme le peuple sentait peser lourdement le poids des impôts toujours croissants et qu'il faisait entendre des plaintes ⁴², Théodoros lança un édit ordonnant que tout le monde fût soumis aux impôts, n'en exemptant que cinq semaines (par paroisse). A cette occasion, un dabtarâ (clerc prébendé) du Dâmot se présenta au roi et lui dit :

— Sire, Votre Majesté ressemble à certain roi arabe.

Le roi qui, s'il supportait difficilement les façons d'agir des gens d'église et des lettrés, ne détestait nullement les affaires de justice, sentit s'éveiller sa curiosité, et il dit :

— Qu'est-ce que cette affaire de roi arabe dont tu viens de me parler ?

Et le clerc reprit :

— Sire, voici pourquoi j'ai fait allusion à un roi arabe. Ce roi avait pour père un chrétien et pour mère une musulmane. Lorsque son père mourut, il lui succéda et régna à sa place. Sur ces entrefaites, les parents de sa mère vinrent le circonvenir et lui dirent : — Si vous nous débarrassez de ces infidèles, vous nous ferez plaisir ainsi qu'à tous nos parents. » Le roi répondit : — « Pourquoi détruirais-je les parents de mon père ? Je n'en ferai rien. » Alors ils demandèrent au roi de supprimer, soit l'enseignement religieux, soit la communion, à son choix. Le roi leur conseilla de

s'adresser pour cela aux chrétiens eux-mêmes et de prendre leur avis. Ceux-ci consentirent à la suppression de l'enseignement religieux, pourvu qu'ils eussent le droit de conserver la communion. Comment l'idée leur vint-elle de faire ce choix ? Ils pensèrent sans doute que, si la communion était suspendue, ce serait certainement une chose des plus regrettables ; tandis que la suppression de l'enseignement leur sembla être de moins d'importance. A la suite de cette décision, l'enseignement ayant été abandonné, il ne resta dans chaque sanctuaire que cinq semainiers ; puis, à la mort de l'un d'eux, quatre seulement ; finalement, comme ceux-ci disparurent à leur tour, pris par la mort, il n'en resta plus aucun, et, personne ne venant plus recevoir l'instruction religieuse, celle-ci finit par être interdite et le pays ne tarda pas à devenir l'héritage des musulmans. Votre Majesté, sire, en obligeant les professeurs à payer l'impôt dont elle exempte les semainiers, il en sera de l'enseignement ce qui en fut de la communion. En nous soumettant aux impôts, nous professeurs, le résultat sera le même que si Votre Majesté interdisait la communion et faisait fermer les églises !

Telle fut sa réponse. Le roi écouta toute cette histoire et quand le clerc eut fini, il lui dit :

— Je n'ai point voulu parler de ceux qui, comme toi, enseignent réellement ; j'ai voulu parler de ceux qui rôdent de village en village, trainant une canne, et qui ne sont que des flâneurs. Désormais, j'exempterai de l'impôt tous ceux qui te ressembleront.

Et un édit parut à ce sujet.

Quelque temps après ce que nous venons de raconter, un jour que le roi était campé à Zaghe, dans le Metch'a, il vint un envoyé de la reine d'Angleterre, nommé Rassam. Voici

les raisons qui avaient déterminé ce voyage. Des Anglais et d'autres Européens étaient venus précédemment (s'établir dans le pays). Le roi s'étant fâché contre eux les fit enchaîner. La reine d'Angleterre, ayant appris cela, envoya (une mission) chargée de porter des cadeaux variés et une tente d'apparat. A ces présents était jointe une lettre de la reine qui disait en substance : « Si ces hommes (les Européens) ont offensé le roi d'Abyssinie, qu'ils soient punis suivant la loi de ton pays, par un jugement régulier; si ce sont d'honnêtes gens, délivre-les et renvoie-les-moi. »

Rassam remit tous les présents et, ayant réconcilié les Européens avec le roi, il s'en retourna; arrivé à Matammá, il dut revenir sur ses pas et il fut emmené à Maqdalá, où il fut enchaîné avec ses compatriotes. A cette occasion, Rassam s'exprima ainsi : — « Je suis l'ami du souverain de ce pays-ci; je suis venu avec l'idée de le réconcilier avec les Européens. Je me demande pour quel motif il m'a fait enchaîner, alors que je rentrais dans mon pays. Et maintenant, ce n'est plus lui, c'est le Seigneur qui me délivrera. »

Tandis qu'il parlait ainsi devant de grands personnages, ceux-ci lui dirent :

— Ne t'inquiète pas; ce n'est point à toi que le roi en veut, mais aux autres. Tu ne tarderas pas à être délivré.

Rassam leur répondit :

— Vous parlez comme de braves gens, mais vous verrez comment je serai délivré par la puissance du Seigneur !

Il se tut désormais; on verra plus loin, en lisant cette chronique, que ce qu'il avait annoncé ne tarda pas à arriver, effectivement ⁴⁴.

Les choses en étaient là lorsque le roi partit en toute hâte vers Gondar où il s'établit. Le pays était en émoi. Un cer-

tain Ghembáro Kássá, propriétaire dans le pays de Allafá, s'était insurgé et était descendu dans le Qwarrá pour combattre Bálámbárrás Galmo ⁴⁵, gouverneur de la province pour le roi. Bálámbárrás Galmo se disposait à donner un festin; on avait apporté les pains et on déposait l'hydromel, lorsqu'il dut abandonner le festin et sortir (pour combattre). Ghembáro Kássá et tous les hommes qui le suivaient s'emparèrent des vivres et se mirent à manger et à boire (laissant ainsi) à Bálámbárrás Galmo (le temps de) mettre ses troupes en ordre de combat et de venir les attaquer. Dans cette rencontre, cinq cents hommes de Ghembáro Kássá furent faits prisonniers, sans compter ceux qui furent tués dans l'action et ceux qui périrent en tombant dans un précipice.

Lorsque la nouvelle de cette victoire parvint au roi, qui était alors à Gondar, il y eut de grandes réjouissances. Le roi se transporta à Djendá; c'est sur le marché de cette ville, un lundi, que Ghembáro Kássá fut pendu avec ses compagnons.

On racontait sur cet événement une sorte de prophétie. Voici comment. (Il y avait auprès du roi) un certain Atz'é Iyasou ⁴⁶, issu de l'ancienne famille royale, que le roi respectait grandement, et qu'il avait pris en vive affection. Tandis que, par suite de cette affection, ils voyageaient de concert avant et après l'affaire de Ghembáro Kássá, le roi lui demanda :

— Le cas de Ghembáro Kássá ne te rappelle-t-il pas ce dicton : « L'abeille s'est posée sur moi ; la colombe a reposé sur moi ? »

Atzé Iyasou lui répondit :

— Sire, qu'y a-t-il de commun avec cela ?

— « La colombe s'est reposée sur moi » signifie que la colombe est de la famille des oiseaux sauvages, et que les oiseaux sauvages se nourrissent de chair. « L'abeille s'est

posée sur moi » signifie que l'abeille est de la famille des mouches ; or, il est mort et les mouches l'assaillent.

Telle est l'interprétation que donna le roi. Atzé Théodoros, qui était à ce moment à cheval, ajouta :

— C'est ainsi qu'agissent les jeunes paladins !

Et il se livra à une fantaisie guerrière. La vérité est que le Seigneur, ayant jugé contre Ghembáro Kássá, l'avait livré entre ses mains, et qu'il fut pendu comme nous l'avons raconté. Quant aux prisonniers de guerre dont le nombre était évalué à cinq cents, on les emmena le jeudi sur la place du marché d'Allafâ et, sur l'ordre du roi, on les massacra. C'est le jour du marché qu'ils périrent, ainsi que le Seigneur en avait décidé.

Vers le même temps, Tadla Gwalou, ayant investi le Gherâzmâtch Alamié du commandement des Agaw du Godjam, avait mis ses troupes en subsistance. Le roi marcha en toute hâte et tomba sur lui à l'improviste. Dans ce combat, en dehors des habitants et des soldats qui furent tués, le nombre des prisonniers s'éleva à huit mille. Après qu'on les eut rassemblés, tous les bourreaux furent convoqués et firent leur œuvre. La nuit tomba avant que les mutilations ne fussent terminées. Le roi s'était approché. Les victimes étaient divisées en groupes comme des troupeaux ; l'obscurité fit interrompre les exécutions. Le lendemain matin, à l'aurore, le roi fit ramener les prisonniers pour qu'on achevât de les massacrer, et, comme il s'était approché pour contempler le spectacle, il vit une des victimes dont le cou avait été incomplètement tranché ; cet homme était tombé, mêlé dans le tas et, se raccrochant au peu de vie qui lui restait, il essayait de se lever.

Le roi vit ces efforts et s'écria en colère :

— C'est ainsi que vous avez fait avec tous !

Pendant que les soldats achevaient ce malheureux et tous ceux qui étaient dans son cas, le roi les regardait debout ; il tourna ensuite sa tête vers le ciel, s'écria :

— O créateur, livre-moi tous mes ennemis et fais-les-moi voir ainsi plongés dans leur dernier sommeil !

Après avoir ainsi parlé, il embrassa la terre et s'en alla se reposer dans sa tente.

Cela se passait à Endjabarrà. On fit une complainte là-dessus, qui disait :

Les orfèvres sont nombreux dans la maison du roi,
Ils ont fabriqué un collier (*alebo*) pour toutes les femmes.

[Mais ce second vers signifie également que « le roi a rendu toutes les femmes veuves. » Le jeu de mots est entre *bál alebo*, propriétaire d'un collier, et *bál albo*, qui signifie « privé de mari ». *Albo* est une forme gheez.]

A cette époque, pendant que le roi était campé à Lozá, près de Gondar, une terrible famine s'abattit sur le pays. On vendait un *amolé* (morceau de sel qui sert de monnaie) les intestins d'un bœuf. Les gens en eurent beaucoup à souffrir. Abéto Abouyé, qui était préposé à la garde du trône du Choá pour le service du roi ⁴⁷, mourut à cette époque et on l'ensevelit à Lozá. Après avoir séjourné quelque temps dans cet endroit, le roi se rendit à Maqdalá ; les troupes de Maqdalá gardaient la ville contre les bandes gallá qui avaient razzié tous les pays aux environs.

Mais les temps approchaient où le Seigneur allait enfin montrer sa miséricorde. L'an 7358 (1866), le 24 sané (juillet), de l'année de saint Marc, Menilek put s'échapper et regagner le Choá, son pays. Voici dans quelles circonstances.

Lorsque Menilek eut été emmené du Choâ, son pays, Théodoros le traita d'abord comme s'il eût été son fils. D'ailleurs tous les officiers et toute l'armée rendaient hommage (au jeune prince), l'honoraient grandement et lui témoignaient leur affection. Menilek passa toute cette période à Maqdalâ, sous la garde de Ras Oubié, en compagnie de ledj Machâchâ, le fils du roi, et les deux jeunes gens ne se quittaient pas. Plus tard, le roi donna à Menilek sa fille en mariage.

Il était ainsi devenu le gendre du roi lorsqu'il prit avec lui sa mère et les gens du Choâ et parvint à sortir de Maqdalâ. Le voyage eut lieu pendant la nuit ; on ne se mit en marche que lorsque le soir fut venu.

Le lendemain matin, de fort bonne heure, le roi monta sur son cheval Koutamá et se rendit à la prison. Il semblait fort irrité ce jour-là. Il fit amener devant lui tous les prisonniers et demanda qu'on lui désignât le fils de Warqit [la princesse des Wallo].

Comme ce jeune homme était le filleul du roi, les gens qui l'accompagnaient pensaient que celui-ci allait lui faire grâce et ils s'empressèrent de le lui désigner. Le jeune homme le croyait aussi, car il dit au roi :

— Sire, je suis votre fils⁴⁸ ; laissez-moi demain venir à votre festin royal au Janbar (porte de l'empereur) et faites-moi donner aujourd'hui de quoi me loger.

Mais, à ce moment, aucun sentiment de pitié n'existait plus dans l'âme du roi. Il envoya ce jeune homme le premier en tête et avec lui vingt-quatre chefs gallâ de la suite de Fâris Qassim et d'Ali-Wadâdjé. On les mit nus et on les traîna jusqu'au précipice qui s'ouvrait au-dessous de Magdalâ, où on les précipita. Comme on leur avait au préalable coupé les mains et les pieds à coups de sabre, tandis qu'on allait les jeter dans l'abîme, l'un d'eux, que l'on avait atta-

ché à un joug ⁴², mourut avant d'y arriver. Les hommes qui étaient là dirent au roi :

— Sire (il n'y a rien à faire) ; cet homme est mort !

— Pousse-le avec le joug ! — dit le roi, — et fais-le tomber !

Et, comme on venait de lancer le corps de cet homme, les bois du joug s'accrochèrent aux broussailles et il resta suspendu au-dessus de l'abîme. Le roi commanda qu'on ne le laissât pas dans cette situation et on fit descendre le corps à coups de pierre ; il tomba au fond du précipice, réduit en lambeaux.

Comme il revenait de cette exécution, le roi dit :

— Il faut qu'Abouna Salâma soit malade pour qu'il ne m'ait point excommunié.

En effet, voici quel fut le motif pour lequel le métropolite s'était abstenu. Lorsque le roi passa près de l'endroit où il habitait, il se disposait à sortir pour l'excommunier. Mais les gens lui dirent :

— En ce moment, le roi est en fureur ; si vous l'excommuniez, il nous fera tous périr comme il a fait mourir les autres.

— Si vous périssez, dit le métropolite, qu'il meure dans son péché !

Néanmoins, il s'abstint de prononcer l'excommunication ; mais une grave accusation ne tarda pas à peser sur les membres du clergé de Maqdalâ, qui vécurent dans une crainte perpétuelle, à ce point qu'ils désiraient la mort.

Revenons maintenant aux affaires de Baghêmeder.

Théodoros vint une seconde fois à Zagheb, qu'il pillâ. Il y avait eu là un monastère vénéré, qui avait été dévasté. Les maisons avaient été détruites et, sur leur emplacement, on avait créé des jardins. Le roi fit couper toutes ces plantations

avec des herminettes : puis on creusa la terre avec des pioches pour arracher jusqu'aux racines des arbres, que l'on jeta.

A son retour, le roi fit piller les provisions de grains du Baghèmeder et y fit mettre ensuite le feu ; il fit monter vers Dabra-Tabor les troupeaux de bœufs et de vaches, que des hommes poussaient devant eux, et les partagea entre les soldats en leur donnant l'ordre d'égorger tous ces animaux et de jeter ceux qu'ils ne pourraient consommer.

A force de jeter les animaux égorgés, les hommes étaient exténués de fatigue, car, si l'on avait vu une bête debout dans le camp, les chefs auraient été châtiés. Le nombre des animaux ainsi égorgés était si grand que les oiseaux de proie et les hyènes ne purent parvenir à les dévorer.

Il pourrait vous intéresser de savoir pourquoi Théodoros avait fait une ville de Dabra-Tabor. En effet, d'ici jusqu'à la mer on n'eût pas trouvé d'édifices comparables à ceux qu'on y avait construits. Les églises avaient été bâties dans des endroits que l'on avait aplanis comme les couvertures des Bibles des *dabtarâs* (clercs) ; dans l'une d'elles, le roi fit dresser une voûte dont les côtés étaient reliés par des lattes de fer, que l'on avait rivées. Le roi s'était imaginé, en présidant à cette œuvre, que, lorsqu'elle serait terminée le sauveur du monde bénirait son règne comme avait été béni celui de David. L'église avait été commencée à l'époque où il était encore enclin à la bonté ; lorsqu'elle fut achevée (le caractère du roi ayant changé), on en fit une prison.

Les gens du Baghèmeder tinrent des conciliabules, et devinrent les ennemis du roi ; ils proféraient des injures lorsqu'ils entraient de nuit dans la ville ou qu'ils s'arrêtaient sur la colline. Une fois, tandis qu'il se transportait en toute hâte vers Balassâ, les paysans, n'osant tirer des coups de fusil,

eurent recours à la fronde. Mis en fureur (par cette attitude), le roi fit arracher des champs jusqu'au maïs et aux citrouilles, que l'on appelle *bârqel* en amharique du Choâ. Alors, les paysans incendièrent volontairement leurs maisons, après les avoir renversées, pour qu'on ne pût faire du feu avec leurs débris et qu'on ne pût s'y installer dans le cas où on établirait un campement sur l'emplacement qu'elles occupaient. Ils s'étaient concertés pour cela.

A son retour, le roi fit piller le Waynâ-Degâ et Darit'a ; puis, il rentra à Dabra-Tabor. A partir de ce moment, aucun de ses actes ne fut plus inspiré par la pitié, mais bien par la fureur.

L'an 7359 (1867), année de saint Luc, le cinquième jour de la première lune, le vingt-cinquième de l'épacte, la terreur commença à régner chez tout le monde. Théodoros était dans la quatorzième année de son règne. Des hommes de l'Amâra, du Saynt, dont les chefs avaient quitté le parti du roi, furent pris en hamlé (juillet), le cinquième jour. On les massacra jusqu'au dernier. Ils étaient au nombre de quatre cents.

A la même époque, un faiseur de rapports vint avertir le roi que les hommes du Wadlâ allaient se révolter. Le roi eut recours à la ruse ; il publia un édit conviant les hommes du Wadlâ à se réunir pour recevoir leur solde ⁵⁰. Tous les hommes originaires de ce pays, sans en excepter même les bergers, se réunirent à cet effet. A ce moment, les troupes du Yadjou, commandées par Ras Adilou, reçurent l'ordre de les entourer et on les tua à coups de fusil. Voilà comme on leur paya leur solde. Ces hommes étaient au nombre de six cent cinquante. Là-dessus le Ras Adilou prit les troupes du Yadjou et s'en alla pendant la nuit, convaincu que, s'il ne partait pas, le même sort pourrait échoir à lui et aux siens.

Cet exode fit craindre au roi que tout le monde ne se joignît à eux pour prendre la ville et, afin que ses soldats ne désertassent point, il publia un édit, défendant de sortir du camp sous peine de châtiment. La connaissance de cet édit se répandit autour du camp, où rôdaient des gens de l'armée du roi; sans cela, pas un homme ne serait resté dans le camp, tant le spectacle des cruautés du souverain les avait tous terrifiés.

Ras Adilou, avec l'aide du Christ, s'était enfui, abandonnant dans le camp ses chevaux et ses mulets; il en resta sept cents.

En outre, les chefs des Agaw du Metch'a, ayant été trouvés impliqués dans une tentative de rébellion, furent enchaînés au nombre de quatre cents. Le roi les fit emmener dans la plaine et fit établir autour d'eux une enceinte de buissons épineux; il les fit garder par des sentinelles et on déchira leurs vêtements, si bien qu'ils restèrent avec leurs simples pantalons. Le roi fit défendre qu'on leur apportât de la nourriture, même de l'eau. Livrés aux ardeurs du soleil pendant le jour, aux gelées pendant la nuit, ils furent quinze jours avant de mourir, dit-on. On prétend cependant que les hommes privés de nourriture succombent au bout de sept jours. Dans cette circonstance, cette opinion se trouva erronée. Bien qu'ils connussent avec quelle force les apôtres avaient supporté les privations, le sujet de leurs conversations était qu'il valait mieux mourir en combattant que de mourir de faim. En cette circonstance, comme ces malheureux, torturés par la faim et par la soif, réclamaient de l'eau à boire, un des chefs de Metch'a, nommé Wassan Bissaour, s'écria :

— Sire! faites-moi donner une coupe d'eau; j'en donnerai cinq cents talaris!

Mais le roi eut beau entendre ses plaintes, il ne montra aucune pitié et le laissa mourir, tandis qu'il suppliait encore qu'on lui donnât de l'eau. La femme de Wassan-Bissaour fit à ce sujet une complainte qui disait :

Le grand seigneur, fils de seigneur, Wassan-Bissaour
Demande à acheter un peu d'eau cinq cents talaris.

[Le sel de ce distique est tout entier dans la comparaison dissimulée entre le grand seigneur aux abois et le parvenu, son vainqueur.]

A partir de ce moment, tout le monde ayant pris le roi en aversion, celui-ci eut recours à des châtiments auparavant inconnus dans le pays. Aussi, les gens qui sortaient du camp après avoir assisté à ces accès de folie furieuse se mettaient à leur tour à tuer tous ceux qui se trouvaient sur leur passage, même les bergers. Un jour, le roi quitta la ville et se rendit en toute hâte à Qârodâ, pays de vignobles, où il s'empara de mille sept cents personnes, y compris les enfants. Il leur infligea un supplice inouï. Tous ces malheureux furent enfermés dans des cases dont on avait indemnisé les propriétaires et que l'on livra ensuite à l'incendie. Et, afin que, dans un accès de désespoir, les malheureux ne tentassent point de s'échapper en perçant les cloisons, des soldats armés de fusils et des *gachagnâ* (armés de lances) ²¹ avaient été placés tout autour pour les en empêcher.

Le roi prit goût à ces supplices. A son retour, il fit brûler tous les prisonniers qui avaient été saisis à Amous-Wanz, à Amorrâ-Gadal (précipice des vautours) et à Tagour. Tout d'abord, comme nous l'avons dit, les propriétaires des maisons incendiées pour servir à ces exécutions avaient reçu des indemnités ; mais ces incendies se multiplièrent telle-

ment qu'on cessa de rien payer. Il semble du moins que ce fut là le motif qui fit arrêter les indemnités.

Sur ces entrefaites, comme le roi était descendu à Mahdara-Maryâm, les membres du clergé vinrent le recevoir, selon la coutume. Cela se passait à un endroit appelé Kalletchâ, dans la plaine, à côté du marché. Tandis que les ecclésiastiques étaient en train de chanter des louanges en son honneur, avec accompagnement de danses, au son des cistres et des timbales, le roi les fit entourer par ses fusiliers et exterminer. On estime qu'ils étaient au nombre de quatre cent cinquante. Tous les gens qui étaient dans l'intérieur de la ville, en attendant qu'il plût au Seigneur d'éloigner le souverain, se mirent à s'enfuir et parvinrent à s'échapper.

Le roi, à son retour, gagna Dabra-Tabor. Il envoya de Rebers Ferqâ-bar une avant-garde, qui s'empara sur sa route de mille sept cents (pauvres diables), occupés à labourer ou à bêcher la terre.

On fit entrer ces malheureux, comme nous l'avons dit plus haut, dans les maisons de la ville de Yfâg, que l'on incendia ensuite. Toutes les maisons qui se trouvaient au-dessus et au-dessous de la route furent ainsi brûlées avec les gens qu'on y avait enfermés. Pendant que s'accomplissait cette œuvre de destruction, des femmes enceintes, d'autres nourrissant des enfants en bas âge, et des garçons avaient été pris et amenés à Dabra-Tabor pour y être brûlés. Comme la nuit tombait, (ces pauvres gens), n'ayant aucun asile, furent entassés dans la plaine, leur corps nu sous la pluie. Le lendemain matin, au moment où ils entraient dans les maisons qu'on allait livrer à l'incendie, un enfant âgé de cinq ans, que sa mère tenait dans ses bras, se mit à pleurer en criant : — « Viens, entrons bien vite dans la

maison afin que la pluie ne tombe pas sur nous comme hier. » — Le roi, qui assistait à cette scène, les interrogea. Lorsqu'il eut entendu les plaintes de l'enfant, il s'écria :

— O mon Créateur ! Voilà donc ce que tu as fait de moi ! Fais-moi bientôt mourir pour que tes créatures aient enfin quelque repos !

Et lorsque les gens qui devaient être livrés aux flammes purent s'approcher de lui, il leur fit grâce et permit à chacun de rentrer dans son pays.

Il y eut un homme qui se trouvait dans l'intérieur d'une maison (incendiée) ; il tomba dans un silo qu'il n'avait pas aperçu ; quand les soldats se furent éloignés et que le feu se fut éteint, il se mit à crier au secours, afin qu'on vint le délivrer. Cette fois, par un surprenant effet de la parole du Christ, il fut tiré de là.

Le roi alla ensuite en expédition vers le lac T'ânâ. Il y a dans l'intérieur du lac une île que l'on appelle Metz'erha⁵². Le roi y tenta une descente ; il dut s'en retourner sans avoir réussi à s'en emparer ; mais il réunit bientôt de nombreuses troupes, prit des canons et fit une nouvelle descente. Un combat s'engagea avec les gens qui étaient dans l'île. Quelques-uns de ceux-ci purent s'échapper sur leurs barques, grâce à leur vigueur, mais ceux qui n'avaient pu s'enfuir durent rentrer de force dans leurs maisons et, comme à Yfâg, on les fit brûler vivants. Cela fait, le roi s'en retourna et revint à Dabra-Tabor. En cette circonstance, on composa, dans le Baghémèder, une complainte dans laquelle on disait :

Dieu et le roi, s'étant brouillés ensemble, se tenaient debout
devant le tribunal.

Saint Michel fut pris comme juge ;

Dieu était à la gauche, le roi à la droite⁵³.

J'ai entendu le roi dire au juge : -- Accorde-moi le droit de
[tout détruire !

Une complainte fut encore composée par une femme dans
le Godjam, qui disait :

Lorsqu'on pillà le Metch'a, les maraudeurs déchirèrent mes
[vêtements et s'en revêtirent :
Les fusiliers poussèrent mes bœufs devant eux et les égor-
[gèrent ;
Les soldats en subsistance pillèrent mes grains et les man-
[gèrent.
Roi ! il ne vous reste plus que quelques mots d'amharique à
[prononcer ;
Pourquoi ne saccagez-vous pas les entrailles, qu'enfin je re-
[pose en paix !

Une autre complainte disait :

Cela leur a fait plaisir de piller mon pays,
A ces imbéciles de gens du Baghèmeder, en attendant que
[leur tour arrive !

Le tour des gens du Baghèmeder, dont il est question, devait aussi arriver ; ils durent épuiser la coupe d'amertume dont Théodoros faisait à chacun sa part ; eux aussi connurent la famine et l'incendie. Chaque jour, sous le plus futile prétexte, des gens étaient pris et mis à mort, à ce point que c'était devenu comme une habitude et qu'on ne saurait dire le nombre des victimes. Tout autour du camp royal, on avait établi des haies de buissons épineux, dont la hauteur dépassait celle d'un homme. Cela ne doit pas étonner, car le roi était à ce point exécré qu'on se mettait à se battre pendant la nuit, comme font les Gallàs. Pour empêcher ses hommes de désertir le camp et les ennemis d'y pénétrer, il

dut recourir à ce système de clôture. La disette était telle que les gens commençaient à mourir de faim, on en arriva à ce point qu'une pauvre femme qui portait son enfant sur son dos, l'ayant abandonné sur la route, personne ne vint le recueillir et que cet enfant mourut, piétiné par les chevaux et les mulets.

Si vous voulez savoir pourquoi le Seigneur fit fondre cette famine sur le pays, en voici la raison : précédemment, le roi avait fait razzier toutes les récoltes du Baghémèder et, après en avoir fait rentrer les grains à Dabra-Tabor, il défendit par un édit de donner aux chevaux et aux mulets du foin et de la paille et il ordonna de ne les nourrir qu'avec des grains. Pendant trois mois, les animaux ne consommèrent plus que des céréales, comme les gens, de sorte que, au bout de ce temps, il ne resta plus de provisions. Les ennemis étant devenus trop nombreux, on ne laissait plus les soldats s'éloigner pour faire des razzias, si bien que, les vivres venant à s'épuiser, la disette fut si grande dans la ville qu'une *qounnâ* (boisseau) de grains se vendait un thaler ⁵⁴.

Le roi avait annoncé par un édit qu'il voulait faire de Dabra-Tabor un nouveau Gondar [c'est-à-dire qu'il voulait y établir sa capitale]. En effet, depuis Atzé Fasil (Fasilides), Gondar avait été la résidence des rois. Dès avant que le Baghémèder n'eût été dévasté, le roi avait livré cette ville au pillage. A une époque, pendant qu'il y séjournait, à l'occasion du jeûne de Pâques, il décida que les musulmans auraient une controverse avec les chrétiens à propos de leurs croyances. Il établit l'Abouna Salâmâ défenseur (du dogme) des chrétiens ; il y eut des musulmans qui se déclarèrent convaincus et entrèrent dans la religion chrétienne. Le samedi saint, après la distribution des *qêt'amâ* [joncs tressés dont on se couronne ce jour-là], tandis que

les prêtres s'en retournaient chez eux, des soldats se mirent à les poursuivre et, après avoir traversé le Qahâ, parvenus en haut de l'escarpement, ils commencèrent à dépouiller les prêtres de leurs vêtements; cela fait, les soldats entrèrent dans les maisons et, après les avoir pillées les unes après les autres, ils emportèrent tout ce qu'ils y trouvèrent. Ils se mirent ensuite à saccager les monastères. Tous les ornements des églises furent enlevés; les croix qui les surmontaient furent descendues; les trésors et les soieries de Qwesqwam avaient été mis à part, il y en avait qui étaient brochées d'or; il y avait à Dabra Berhân deux cloches, une grande et une petite, qu'on entendait de loin lorsqu'on les sonnait; on trouva dans les monastères neuf cent quatre-vingt-un manuscrits. Le roi fit emporter le tout à Dabra-Tabor, afin qu'on ne pût pas dire que, après avoir détruit Gondar, il était incapable de faire une capitale. C'est pour cela qu'il avait décidé que Dabra-Tabor serait un nouveau Gondar.

Plus tard, il fit enlever tous ces objets de Dabra-Tabor et il les fit transporter à Maqdalâ. La petite cloche prise à Dabra-Berhân, qui aurait pu contenir quatre boisseaux de grains ⁵⁵, fit le trajet en même temps que lui; elle était destinée à l'église; la grande cloche avait bien pu être transportée autrefois à Dabra-Tabor; mais on ne put parvenir à l'enlever et elle y resta. Cette époque coïncide (avec une pluie d'étoiles filantes qui eut lieu) le 6 hedâr (novembre). Les étoiles, comme prises de panique, se mirent à courir en tous sens dans le ciel avant de se reposer. Le 24 du même mois, le roi fit mettre le feu à toutes les églises qui étaient dans l'intérieur de la ville de Gondar; le Seigneur voulut que celles qui étaient éloignées de la ville fussent préservées.

Vers cette époque, le roi prit Abouna Salâmâ en aversion et lui défendit de procéder aux ordinations. Le métropolitain

séjourna trois ans à Maqdalâ. Il fut fort affligé de la destruction de Gondar.

Lorsque les gens se querellaient et qu'ils se maudissaient, ils ne disaient plus que ceci : « Que Dieu te livre à la colère de Théodoros ! », de même que lorsqu'on s'adressait de bons souhaits, on disait : « Que Théodoros comble tes vœux ! » Personne, en ces temps (troublés) ne songeait plus au salut de son âme.

Abouna Salâmâ avait une affection particulière pour le roi Ménilek, et, dans l'espoir de pouvoir demeurer avec lui, il lui envoya une lettre, au Choâ. Comme le métropolite était à ce moment prisonnier, peut-être voudriez-vous savoir comment cette lettre put être écrite et envoyée. Voici comment cela se fit. Celui qui a écrit cette chronique est originaire de Mehoy-Quollâ-Warraw, dans le Choâ ; son nom est Walda Maryâm ⁵⁶. A cette époque, jeune encore, il était chez l'Abouna Salâmâ, qui l'avait pris en affection. Un jour, le métropolite lui demanda de lui écrire la lettre (dont nous avons parlé). Et lui, heureux à la pensée que, si son roi (de Choâ) parvenait jusqu'à lui, il pourrait à son tour rentrer dans son pays, il n'eût pas demandé mieux que de s'exécuter. Mais il réfléchit que, si la lettre était saisie en route, le roi (des rois) ⁵⁷ ne manquerait pas d'ordonner qu'on amenât devant lui celui qui l'avait écrite et que, si celui-ci était découvert, il verrait de ses propres yeux le précipice dans lequel il serait précipité ; et cette pensée le remplit de terreur. Mais bientôt il se dit que, s'il mourait pour une aussi bonne cause, le Seigneur, dans sa bonté, lui accorderait ses bienfaits et il commença à écrire la lettre. Ses craintes néanmoins étant toujours très fortes, il eut recours à un procédé ingénieux et fabriqua une encre particulière qui ne laissait pas apercevoir de traces sur le papier après

qu'on s'en était servi ; il fallait avoir recours à un second procédé pour qu'elle se révélât ; elle était alors de couleur rouge.

Walda Mâryâm alla donc trouver le métropolite et se chargea d'écrire la lettre destinée à son roi (celui du Choâ). Quand la lettre eut été écrite, le métropolite lui demanda de la lui montrer. Comme la lettre avait été copiée d'après le procédé indiqué, le métropolite la regarda et lui dit : — « Cela est bien imaginé ; mais comme la foi pourrait être atteinte par ce procédé, écris la lettre avec de l'encre noire. Le Seigneur sauvegardera la foi et il permettra que la lettre parvienne au Choâ, à mon fils Menilek. »

Cette fois, Walda Mâryâm écrivit la lettre comme le métropolite le désirait. Ce fut un des fils dans la foi du métropolite, le *mamher* (docteur) Gabra-Sellassié, qui s'en chargea et qui la remit au roi Menilek. Mais tandis que l'Aboune Salâmâ était à Maqdalâ, au commencement de sané juillet, il fut pris d'une bronchite. Ne pouvant plus trouver le sommeil et en proie à la fièvre que lui avaient causée les façons d'agir du souverain à son égard, il s'endormit avec ses pères, le vendredi 15 t'eqemt' (octobre) de l'an 7.360 (1867), année de saint Jean, à neuf heures (trois heures de l'après-midi). Les funérailles et les prières des morts durèrent depuis la tombée de la nuit jusqu'au lendemain soir ; personne ne prit de repos pendant ce temps. Le corps du métropolite fut ensuite déposé dans une bière, que l'on ferma avec le plus grand soin et que l'on recouvrit de soie rouge surchargée de toile tissée de fils d'or. On transporta ensuite le cercueil dans l'église du côté de l'orient et on le plaça sur un catafalque. Les diverses cérémonies auxquelles on procéda en cette circonstance seraient trop longues à décrire ; nous nous en tiendrons là.

Après ces événements, le 20 hedâr (novembre), le roi de Choâ Menilek, qui s'était mis en route, établit son camp à Djellâ. Il avait en effet, étant à T'omâr, reçu des mains du mamher Gabra-Sellassié la lettre que le métropolitite lui avait adressé contenant ses plaintes, et il s'était mis en marche, fort attristé sur le sort de l'aboune, et, autant qu'il nous est permis d'en juger, c'est pour mettre fin à sa situation qu'il s'était dirigé sur Maqdalâ.

Sur ces entrefaites, Menilek quitta Ambâ-Maryâm, et le 21 hedâr (novembre), lorsqu'il arriva à Tantâ, il mit ses canons, ses fusiliers et tous ses gens à pied et à cheval en ordre de bataille. Tous les hommes qui étaient à Maqdalâ s'écrièrent :

— C'est Menilek, celui qui était autrefois avec nous, qui arrive avec ses sujets ! Il n'y a rien d'impossible à Dieu !

Ils étaient dans l'admiration de ce qu'ils voyaient et comme ils aimaient tous Menilek, il n'y avait guère personne qui ne désirât le suivre et les gens se disaient : « Lorsqu'il s'approchera de Magdalâ, nous sortirons comme si nous voulions aller le combattre et nous l'accompagnerons ensuite au Choâ. » Il n'y avait, en effet, personne qui n'éprouvât des sentiments d'affection pour le roi Menilek. A l'époque où il habitait à Maqdalâ, on ne voyait pas de cavalier plus accompli dans les carrousels qui avaient lieu à la fête de la Saint-Jean et à la fête de la Croix ⁵⁴. Aussi, pendant la journée qu'il passa à Maqdalâ, comme on s'intéressait à lui, il ne fut question que de ce que le Seigneur avait fait en sa faveur, à Gadilo, lorsqu'il rentra au Choâ, le pays de ses pères. Voici, en effet, ce qui s'était passé à cette époque.

Nous avons déjà raconté que, lorsque le roi Menilek parvint à quitter Maqdalâ, grâce à la puissance du Seigneur, lorsqu'il arriva à Gadilo, Bazâbeh, [gouverneur du Choâ au nom de Théodoros], se posa en prétendant contre lui. Ce

Bazâbeh avait été dévoué à Théodoros et il était venu jusqu'au Wallo à Djellâ lui apporter le tribut et le lui remettre ; mais, pris subitement de défiance à l'égard du roi, il partit pendant la nuit et rentra au Choâ.

Dans cette circonstance, un soldat du Baghémèder rencontra un soldat du Choâ et, ayant l'air de vouloir acheter son cheval, il lui dit en jouant sur les mots :

— Toi qui as un cheval, envoie-toi (*ber*) !

Le soldat du Choâ ne comprit pas le calembour et croyant qu'il lui offrait des thalers (*berr*) en échange de son cheval, il répondit :

— Le cheval n'est pas à vendre !

— Tu n'es pas fort en amharique ! — répliqua l'autre ⁵⁹.

Et il continua sa route.

Bazâbeh se déclara contre Théodoros et s'en alla séjourner à Afqarâ, dans le Manz. Le roi Théodoros vint du Baghémèder pour le combattre et bien qu'il se fût rapproché de l'ambâ (mont-fort), il ne put s'en emparer, les canons étant obligés de se tenir à une trop longue distance et les troupes ne pouvant monter à l'assaut de la place, à cause de l'accès particulièrement difficile de l'ambâ.

Théodoros se retira, descendit vers la rivière d'Addabay, et pillâ le Marâbiètié. Il y eut tellement de vexations, que ceux qui échappèrent à la mort se mirent à le suivre ⁶⁰.

Revenons maintenant à ce qui s'était passé du côté du roi Menilek. Lorsque celui-ci eut atteint le Gadilo, la nouvelle de son arrivée se répandit dans tout le pays et tout le monde s'écria :

— Enfin ! voici Menilek, le fils de (notre ancien) roi, qui nous arrive !

Bazâbeh quitta Dabra-Berhân pour combattre le roi Menilek. Cette fois, après que le combat eut été engagé, le

Seigneur se prononça en faveur du roi Menilek. Bazâbeh et tous ceux qui étaient avec lui furent vaincus. C'est à peine si Bazâbeh put s'enfuir avec cinq de ses compagnons et gagner Afqarâ, où il demeura. Quant à Menilek, il se dirigea vers le Mesrâq avec ses bagages et, arrivé à Cholé-Miédâ (la plaine du sycomore), il s'y rencontra avec Wayzaro Bâffanâ. ⁶¹ De là, il se porta vers le Awâdi, traversa (la rivière) et entra à Arâmbâ. Cette ville avait été autrefois la résidence de ses ancêtres. On y observait les anciennes lois et coutumes ⁶². Menilek quitta cette ville et, après être parvenu au Mâkhal-Wanz (rivière du milieu), il fit son entrée à Ankobar, la capitale de son père. On ne saurait rendre la joie qui remplit le clergé et la population. Cette joie fut telle qu'on ne saurait la comparer qu'à celle des génisses lorsqu'on les détache pour les rendre à leurs mères. Cela se passait le 24 nahassié (août).

Menilek alla s'installer ensuite à Dabra-Berhân. Comme nous l'avons dit plus haut, Bazâbeh était allé s'établir à Afqarâ, qu'il n'était pas disposé à abandonner. Des gens vinrent auprès de Menilek pour intercéder en sa faveur et implorer son pardon. Le roi se conforma aux paroles de l'Évangile, qui dit : « *Soyez doux comme la colombe et prudents comme le serpent.* » Bazâbeh se rendit plus tard à Letché et, comme il venait d'entrer dans l'adarâch (salle de réception) pour prendre part au festin royal, il fut arrêté, enchaîné pour des raisons dont le secret appartient à Dieu, qui avait accru l'esprit de justice du roi, puis soumis à une enquête. Quelque temps après, il passa en jugement public, fut condamné à mort et exécuté. Dès que le jugement fut connu dans les divers pays, la puissance du roi fut extrêmement redoutée; et, afin que l'on ne doutât point que le Seigneur était du côté du roi Menilek, et qu'on ne se laissât pas aller à de

mauvaises suppositions, on répéta les paroles de David :
« Il a abaissé les orgueilleux » ⁶³.

Revenons maintenant aux événements dont nous avons parlé plus haut.

Tandis que Théodoros était dans le Baghêmeder avec ceux de ses soldats que la mort avait épargnés, il défendit que les parents de ceux qui mouraient dans son camp vissent s'y lamenter en récitant des plaintes ⁶⁴. Chacun en était réduit à dévorer ses larmes en silence. C'est sur ces entrefaites que mourut dadjatch Oubié. Le roi envoya d'urgence avertir Itéghé Terou-Warq ⁶⁵ à Maqdâlâ, et ordonna à tout le monde de s'unir à la douleur que lui causait la mort d'Oubié. Chacun profita de cette occasion pour épancher celle que lui causait la mort de ceux qui lui tenaient de près. Une complainte fut faite dans le Baghêmeder qui disait :

Monseigneur le dadjasmâtch a toujours montré sa bonté ;
 C'est encore grâce à lui qu'aujourd'hui les pauvres gens peuvent
 [enfin épancher leurs larmes.

Quelque temps après ces événements, le 1^{er} t'eqemt' (octobre), un vendredi, Théodoros se mit en marche, faisant en quinze jours un trajet qui n'en exige qu'un en temps ordinaire. Ce ne fut qu'après vingt jours de marche qu'il arriva à Goradâ-T'ed, où il campa. Voici la raison de ce voyage à petites journées. Le roi avait fait fabriquer un mortier, qu'on appelle *bombâ* ⁶⁶, d'une telle grosseur qu'on n'en avait jamais vu auparavant de pareil en Éthiopie. Un homme pouvait y entrer et en sortir. A cette époque, tout le monde était dans les transes ; dans tous les pays, même à Maqdâlâ, des hyènes ensorcelées ⁶⁷ dévoraient pendant la nuit les gens qui

entraient dans la ville et chacun vivait dans les angoisses, à ce point que tous les hommes armés de fusils se concertèrent et qu'ils se mirent à tirer sur les hyènes des portes de chaque maison, si bien qu'ils en détruisirent un grand nombre. Un certain alaqâ Zannab, originaire du Choâ⁶⁹, à qui Atzè Théodoros témoignait de l'affection, et qui était son secrétaire, tua à lui seul onze hyènes à coups de fusil à la porte de son logis. Les léopards s'étaient mis de la partie; ils grattaient les cloisons des cases de telle sorte qu'ils finissaient par pénétrer dans les habitations, comme par une porte⁷⁰; si bien que, occupé qu'on était à les repousser, personne ne dormait plus à Maqdalâ, où l'on était tout le temps en proie à la frayeur.

A ce moment, au kafir-bar (porte des infidèles), dans un endroit que l'on appelle le camp du Dambyâ, un chat vint un soir se blottir sur un soldat qui était couché dans sa case et s'endormit sur lui. Le soldat, sentant quelque chose qui le gênait, se demanda ce que ce pouvait bien être, et comme il se remuait, le chat l'égratigna avec ses griffes. Croyant avoir affaire à un léopard, l'homme poussa des cris qui attirèrent les voisins. Ceux-ci se réunirent, enfoncèrent la porte, et lorsqu'ils eurent allumé des torches, on s'aperçut qu'il s'agissait tout simplement d'un chat.

Dans un autre endroit, un autre chat, qui était en train de gratter un panier accroché dans un *gola* (sorte de grenier), fit tomber le panier qui contenait des souris. Ce panier tomba sur un homme et les souris se mirent à courir sur lui, ce qui détermina une explosion de cris. On découvrit, grâce à des oreilles d'hyène et à des amulettes suspendues au cou, qu'il s'agissait de sorciers⁷¹. C'est ainsi que, un soir qu'on avait tué un léopard, on enterra ses membres dans deux endroits différents, et le lendemain, lorsqu'on revint creuser dans les mêmes endroits, on trouva que les restes

du léopard étaient disparus. A la suite de cette découverte, tout fut mis sur le compte de la sorcellerie.

Revenons à Théodoros (et au mortier). Si vous désirez savoir comment, où le mortier fut fabriqué, et quels en furent les constructeurs, voici quelques détails à ce sujet. Lorsque Gondar fut mis à sac, dans un endroit réservé aux ustensiles sacrés, on trouva un creux, et dans ce creux une fente où on découvrit quatre cent quatre-vingt-dix thalers, que l'on ajouta à cinquante vases de cuivre contenant chacun une *gounná* (boisseau), qui se trouvaient à Maqdalá; le reste était du cuivre de toute provenance. Il y a près de Dabra-Tabor un endroit que l'on appelle Gáfát. C'est là que s'établirent les ouvriers qui étaient des Anglais, des Européens et des gens d'autres pays, sous les ordres de Waldmeyer (?). Le mortier fut placé sur des roues et, pour le trainer, on attacha par devant cinq câbles tirés chacun par cinquante hommes. Et tandis que ceux-ci étaient en train de tirer, afin que le mortier ne fût pas entraîné en avant à la descente des pentes, et ne revint pas en arrière à la montée des escarpements, on munit le chariot d'un frein mécanique. Lorsque le mortier arriva au Teh'atch'aho, on dut combler les ravins, que l'on nivela et que l'on aplanit. Les rochers qui se trouvaient sur la route furent perforés suffisamment pour y faire entrer un doigt, dans trois ou quatre endroits de leur surface; on remplissait ces trous de poudre anglaise, de *dahierré*, comme on dit dans l'amharique du Choá, on y ajoutait une mèche; lorsque l'explosion se produisait, le rocher éclatait. La route ayant été aplanie, on reprenait la marche. On opéra de la même façon sur toute la longueur du trajet. C'est pendant qu'on était occupé à cette besogne, que le roi quitta Wadlá; le mortier arrivait alors à la rivière de Jett'A; on était au mois de táhsás (décembre) de l'année

de saint Jean. Le 29, le roi fêta la Noël et y séjourna pendant les fêtes du Temqat (baptême de saint Jean-Baptiste).

Le 22 magâbit (mars), le roi transporta son campement au bas de Maqdalâ et entra au Salamghê. C'était un mercredi. Le lendemain, il fit savoir, par l'intermédiaire de Ras Bis-saour, aux membres du clergé de Maqdalâ, qu'il désirait beaucoup les voir. Les membres du clergé se réunirent, prirent la croix et descendirent suivant le cérémonial ordinaire. Après avoir rendu hommage au souverain, ils se levèrent et, lorsqu'ils furent debout, le roi d'une voix irritée, s'écria :

— Voyez-vous dans quel triste état ces hommes qu'on appelle l'Aboune et l'Etch'aghê ont mis tout le pays ⁷² ?

Quand l'Etch'aghê qui était également debout parmi les membres du clergé, eut entendu les paroles du roi, il dit :

— Sire, qu'est-ce que j'ai dit ? Qu'est-ce que j'ai mis en mauvais état ? Si j'ai commis quelque méfait, si une voix s'élève contre moi du milieu de vos troupes, qu'on me châtie !

Après avoir ainsi parlé, il prit une pierre, et tandis qu'il la posait sur sa calotte de moine, il tomba ; le roi ne fit entendre aucune parole de pitié ⁷³. Il y avait dans l'assemblée un certain Gabra-Mikaël, originaire du Tigré, qui habitait Maqdalâ. Il s'adressa au roi et lui dit :

— Sire, affermissez-nous dans la foi d'Alexandrie.

— De qui donc en ai-je accepté une autre ?

— On dit que Votre Majesté a adopté une autre religion que celle d'Alexandrie, en laquelle nous croyons, et qu'elle s'est ralliée à la religion des Francs.

Le roi fit appeler les Européens et invoqua leur témoignage. Ceux-ci se levèrent chacun à leur tour et dirent :

— Nous cherchons à apprendre ; nous ne sommes pas des professeurs.

Et lorsqu'on les interrogea sur les matières de religion, ils déclarèrent n'y rien connaître.

Le roi se tourna alors vers les membres du clergé et leur dit :

— Asseyez-vous et jugez !

Puis il posa une grave question à l'Alaqa Gabra Iyasous.

— Pourquoi, lui dit-il, Saül fit-il tuer Abimelek et les prêtres qui étaient avec lui ?

Alaqa Gabra Iyasous répondit alors :

— Saül avait été le maître et l'ami de David et, tandis que David était le serviteur et le confident de Saül, on répétait les paroles de l'Écriture qui dit : « *Le principat et la domination ne doivent pas sortir de la maison de Juda*. C'est-à-dire : la royauté doit appartenir à la race de Juda et non à une autre famille. » Saül, convaincu qu'on voulait faire David roi, s'était mis à le haïr et, longtemps après, un jour qu'il était venu vers lui pour une affaire, il prit sa lance et la lança contre David. Celui-ci fut sauvé par la puissance du Christ⁷⁴. Tandis qu'il s'enfuyait, il entra chez sa femme Mikol, qui était fille de Saül. Par l'ordre du roi, des gens vinrent le chercher : mais, lorsqu'ils entrèrent dans la maison, Mikol fit coucher David sur son lit. Elle fit croire qu'il était malade et, leur montrant ses vêtements, qu'elle avait tachés avec du sang d'agneau, elle leur dit : « Voilà dans quel état est David ! » Les hommes venus de la part de Saül crurent que Mikol disait la vérité ; ils retournèrent vers leur maître et lui racontèrent ce qu'ils avaient vu, mais Saül leur répondit : « Chargez son lit sur vos épaules et emmenez-le ! » Lorsque Mikol vit venir ces hommes pour la seconde fois, elle fit sortir David par la fenêtre et le renvoya. David rencontra sur son chemin la maison d'Abimelek ;

il y entra et y passa la nuit. Abimelek connaissait l'amitié que David professait à l'égard de Saül; il vit avec plaisir l'ami de son maître venir auprès de lui, aussi lui offrit-il l'hospitalité et l'accompagna-t-il en prenant congé de lui ⁷⁴. Mais Saül, ayant appris qu'Abimelek avait reçu son ennemi avec des égards, se mit fort en colère, et fit passer au fil de l'épée Abimelek, qui ignorait de quoi il s'agissait, ainsi que quatre-vingt-huit prêtres qui étaient avec lui.

Le roi écouta ce récit et posa ensuite la grave question suivante :

— Cela se fit-il à la suite d'un jugement régulier ou sans jugement?

L'alaqâ Gabra Iyasous joignait à une connaissance approfondie des livres saints celle de toutes les subtilités de la langue amharique, car il était jurisconsulte (*liq*). Il pensa que, s'il répondait que cela s'était fait à la suite d'un jugement, le roi serait capable de faire passer l'Etch'aghè et tous ses prêtres au fil de l'épée, comme Saül avait fait d'Abimelek; que si, d'autre part, il disait que cela s'était fait sans un jugement régulier, le roi pourrait demander : « Comment fait-on tuer les gens sans jugement? » Après avoir réfléchi un instant, il se contenta de répondre :

— Je ne puis dire si ce fut à la suite d'un jugement.

Plus tard, tandis que les membres du clergé étaient constitués en tribunal pour décider du châtiment qu'il convenait d'infliger à Abbâ Gabra Mikaël, qui avait embrassé la religion des Francs, et qu'ils en délibéraient, le roi dit :

— Qu'on le dépouille de ses vêtements !

À peine avait-il prononcé ces mots, que les soldats qui se tenaient tout autour se précipitèrent sur Gabra Mikaël et lui enlevèrent tous les vêtements qu'il portait, sans même en excepter son scapulaire ⁷⁵. Puis, comme Ras Bissaour était

proposé à la garde de Maqdalâ, le roi le fit appeler et lui dit :

— Fais enchaîner ce moine et qu'on le laisse mourir de faim !

Ras Bissaour reçut le moine et le fit conduire enchaîné à Maqdalâ. Le lendemain, un vendredi, le roi le fit amener devant lui, le fit délier et le renvoya.

A partir de ce moment, tous les prêtres qui demeuraient à Maqdalâ rentrèrent dans leurs quartiers et chacun se mit à se lamenter sur son propre sort, se demandant comment il parviendrait à échapper aux accès de colère du roi. Les prêtres vivaient dans des transes particulières et disaient :

— Comment vivre en sûreté ? Avec le roi Théodoros, ce qui devrait l'irriter le dispose à la pitié et ce qui devrait le disposer à la pitié provoque ses accès de colère. A un moment donné, il nous fera massacrer, sous le premier prétexte venu, pour une futilité !

Quelques exemples feront comprendre qu'ils avaient raison en parlant ainsi.

Un jour que le roi était en marche, un soldat, séparé de ses compagnons à un passage difficile qu'on rencontrait sur la route, se trouva seul. Comme il poussait devant lui un cheval et deux ânes, le cheval tomba tout d'abord, puis les ânes jetèrent leur charge. Le soldat, fort ennuyé, s'écria :

— Les prenne qui voudra !

Et il continua à se lamenter, invoquant le Créateur. Le roi qui arrivait derrière lui l'entendit se plaindre et lui dit :

— Pourquoi invoques-tu le Créateur ? c'est sans doute parce que tu souhaites qu'il me fasse mourir, afin que je te laisse tranquille !

— Sire, répondit le soldat, il ne m'a certainement pas entendu, car je ne cesse de le lui demander.

Théodoros pensa sans doute qu'il avait raison ; il ne lui dit rien et le soldat continua sa route.

Une autre fois, tandis qu'il était campé à Gorádá-T'ed, un soldat de Tadla-Gwálou, du Godjám, prit son cheval et vint sur la place des plaids. Il se tenait là, debout ; le roi le fit questionner. Comme il lui demandait :

— Toi, un soldat de Tadla-Gwalou, qu'est-ce qui t'amène vers moi ? [Tadla-Gwalou, on l'a vu plus haut, s'était révolté contre l'empereur.]

— Sire, répondit le soldat, c'est que j'aime Votre Majesté !

Le roi fit recevoir le cheval que le soldat avait pris avec lui, puis il lui dit :

— Approche-toi de moi !

Le soldat se dit que son dernier jour était probablement venu ; rempli de frayeur, il se mit à trembler de tous ses membres ; il s'inclina profondément devant le roi et s'avança vers lui.

Ce jour-là était le jour où on réglait la solde des troupes. Lorsque le soldat fut en présence du roi, celui-ci lui dit :

— Viens ! reste là, étends ton vêtement [ta toge].

Et comme un paysan charitable qui distribue aux pauvres des jointées de grains, le roi jeta des poignées de thalers sur le tapis ; le soldat les ramassa, en fit un tas, et après qu'on les eut liés dans la toge, il les lui fit emporter. Lorsque le soldat eut pris l'argent et qu'il voulut se lever, il sembla qu'il allait choir, car le fardeau était effectivement lourd.

Le roi, qui regardait ce manège, demanda au soldat de quel pays il était. Il se trouva qu'il était originaire du Dambyá ; le roi fit alors appeler l'intendant de cette province et lui dit :

— Cet homme est à moi ; je l'ordonne ainsi et que personne ne le tracasse ? ? !

Cet homme était venu tout seul. Après avoir mis de côté

une partie des thalers dont il était chargé, il en distribua quelques-uns, et, comme il avait demandé si quelque servante ou serviteur voulait entrer à son service, il partit emmenant avec lui une quinzaine de personnes. Comme disait sainte Anne : *Le Seigneur a enrichi ceux qui étaient pauvres*. C'est ainsi que ce qui pouvait exciter la colère du roi tournait parfois chez lui à la bienveillance.

Voici, au contraire, un exemple d'où il ressort que ce qui eût pu éveiller l'indulgence du roi provoquait chez lui la fureur.

Il y avait, à Maqdalá, des prisonniers qui devaient être précipités dans l'abîme. Un moine, contre lequel le Seigneur s'était prononcé, se mit à courir vers le lieu de l'exécution, pensant seulement assister au supplice. Il se plaça devant le roi. Théodoros fit prendre ce moine et le fit lancer dans le précipice avec les prisonniers qu'on exécutait. C'est ainsi que le malheureux, poussé par un sentiment de curiosité, ne se doutait guère qu'il mourrait du supplice auquel il venait assister. On voit bien que ce qui eût dû tourner à la pitié tournait chez le roi à la fureur.

Revenons maintenant aux faits dont nous parlions auparavant.

Le 1^{er} miyazyá (avril), un mercredi, le roi ordonna qu'on lui amenât les prisonniers qui étaient à Maqdalá, au nombre de quatre cents, auxquels, disait-il, il voulait faire grâce. Il était à ce moment au Salamghé. On amena les Européens qui campèrent à Wádlá-Kosso, qui était un ambá (mont-fort). Les prisonniers étaient ceux qui avaient été pris à Ambással et à Masso lorsque Abbá Negát, fils de l'intendant du Dalantá, se mit en état de rébellion.

Deux jours après, — c'était le jeudi saint, — ces gens, que la faim torturait, se mirent à invoquer le Créateur en

criant : « Seigneur ! Seigneur⁷⁸ ! » Lorsque Théodoros eut entendu ces lamentations, il demanda :

— Que (diable) pensent-ils obtenir de moi avec leur « Seigneur ? »

Il se leva comme un lion en fureur et ordonna qu'on lui amenât tous les prisonniers qui avaient crié : « Seigneur ! » et les soldats, qui avaient pris l'habitude de ces incidents, se mirent en ligne et arrivèrent. On jeta les malheureux dans le précipice qui était à côté du marché. On en lançait encore dans l'abîme lorsque la nuit tomba. Le lendemain, un vendredi, on en trouva quelques-uns qui étaient parvenus à se mettre à l'écart des victimes entassées, après leur chute dans l'abîme, et qui vivaient encore. C'était par un effet mystérieux de la bonté du Christ. Ils étaient tombés sur les corps de ceux qui les avaient précédés au fond du précipice et c'est ce qui les avait préservés de la mort. Ils étaient quatre seulement.

Ce même jour, une femme de Mèt'a, dans le Godjâm, qu'on appelait Hébritou et dont on vantait la beauté, parut portant sur son dos un enfant âgé de onze mois. Le mercredi de la fête de la Vierge du mois d'avril⁷⁹, le roi les fit sortir (de la ville) et il les fit tuer à coups de fusil, l'enfant d'abord, la mère ensuite. Comment cette malheureuse se trouva-t-elle là ? pourquoi y trouva-t-elle la mort ? (Voici la réponse à ces questions.)

Après que le roi Menilek eut pu partir de Maqdalâ, grâce à la volonté du Christ, dans la même année, Machachâ, fils de l'Afa-Negous (procureur général de l'empire) Warqé, et Badjerond Kenfou étaient préposés au garde-meuble⁸⁰. Le mois de p'aghuemê (jours épagomènes), lorsqu'ils eurent quitté Maqdalâ, après s'être révoltés, cette femme, qui était l'épouse du chef du garde-meuble Kenfou, ne pouvant se résigner à vivre séparée de son mari, se mit en route pour

le rejoindre), mais, à un moment, elle se trouva fatiguée et se reposa à l'ombre pour donner le sein à son enfant. Elle était là lorsqu'un paysan, occupé à couper du bois, la rencontra et, après lui avoir demandé qui elle était, il la prit et la ramena à Maqdalá, où il la remit au gouverneur de la ville. Après qu'on eût envoyé çà et là aux renseignements, elle fut enchaînée par ordre du roi, et elle resta six mois en prison. A cette époque, Machachá-Warqié et ses gens s'étaient pris d'affection pour le roi Menilek et, lorsqu'ils se furent mis en état de révolte, ils partirent pour le Choá et allèrent passer la nuit chez Mohammad Hamzá. Les troupes de Maqdalá, ayant reçu l'ordre de se mettre à leur poursuite, marchèrent en toute hâte pendant la nuit et, lorsqu'elles arrivèrent le lendemain au lever du jour à la maison de Mohammad-Hamzá, Machachá-Warqié et les siens se levèrent et le combat s'engagea. Tout d'abord, comme ils étaient appuyés par les troupes du Wallo, ils eurent l'avantage; mais, ensuite, un certain Gabrou, qui faisait partie de la troupe de Bachá Damachou, ayant atteint d'un coup de fusil Mohammad-Hamzá, comme celui-ci était un grand personnage et gouverneur du Warra-Ymanou, lorsque ses troupes virent tomber leur chef, elles se débandèrent. Bachá-Damachou attendit que les héros du jour eussent débité leurs prouesses, puis il donna le signal du départ; mais les gens du Wallo qui étaient venus en aide à ses adversaires firent un retour offensif et tombèrent sur ses derrières. Après un court engagement, comme les troupes du Wallo les serraient de près, ses soldats durent descendre les pentes abruptes des ravins qui étaient sur leur route, et beaucoup d'hommes périrent sous les roches qui se détachaient des hauteurs. C'est ainsi que mourut Ali-Goubaná, chef de cinquante hommes.

Théodoros était dans le Baghemeder lorsqu'il reçut le message, lui annonçant la nouvelle de ce succès. Il avait déjà pris l'habitude de mépriser le jeûne, et il mangeait volontiers de la viande pendant le carême ²¹. Cela occasionna quelques incidents. Il y avait vingt-huit femmes appartenant aux gens de service à Maqdalâ. Le roi leur fit envoyer à chacune deux bouvillons et cinq à Itêghé Terou Warq, en pleine semaine sainte, en leur faisant dire :

— Si vous êtes mes amies, faites-moi le plaisir de manger cette viande !

Les femmes, y compris les concubines, se concertèrent. Elles se dirent qu'elles étaient chrétiennes et que, si elles mangeaient de la viande pendant le carême, elles cesseraient de l'être et encourraient des peines spirituelles. D'un autre côté, elles se disaient aussi que ce roi temporel pourrait bien, si elles n'obéissaient pas à sa volonté en laissant cette viande de côté, les faire passer au fil de l'épée. Elles se trouvaient ainsi obligées de choisir entre deux façons de mourir : ou bien mourir pour la terre, ou bien mourir pour le ciel. Aussi envoyèrent-elles vers le métropolitain Abbâ Salâmâ pour le consulter à ce sujet. Abbâ Salâmâ leur fit répondre :

— Mes enfants, que le Christ vous soutienne ! Je suis, moi aussi, fort attristé de ce qui vous arrive ; mais ne mangez pas de viande contre l'ordre du Seigneur ; si vous mourez, vous serez des martyres !

Les femmes s'abstinrent donc de manger de la viande ; mais, lorsque le roi en fut informé, il ne se mit point en colère.

En second lieu, les soldats de Maqdalâ qui étaient campés au Salâmghê vinrent pour rendre hommage au roi, qui leur dit dès qu'il les vit :

— Vous avez souffert à Maqdalâ ; faites-moi le plaisir de manger de la viande !

Bien que ce fussent des soldats, ces paroles les surprirent et ils gardèrent le silence. Lorsqu'ils s'en furent retournés, le roi fit appeler le Fit-Awrâri Gabryê ⁸² et se mit à faire des remontrances, disant :

— Qu'y a-t-il donc ? les gens de Maqdalâ se mettraient-ils à me haïr ?

Et comme il prononçait des paroles fort dures, Fit-Awrâri Gabryê lui répondit :

— Tous les gens qui sont à Maqdalâ, hommes, femmes, soldats, sans en excepter personne, sont notre troupe. S'ils deviennent nos ennemis, celui qui va venir [les Anglais] ne trouvera en face de lui d'autres troupes que nous deux ; aucun de ceux-ci ne viendra à notre secours.

En entendant ces mots, le roi resta pensif.

Revenons maintenant à l'affaire des Anglais.

Le 3 miyâzyâ (avril), le jour de la fête du crucifiement du Christ, un vendredi, le Fit-Awrâri Châghiâ, chargé d'arranger les routes, signala la présence du général en chef des troupes anglaises à Bâbbâ, dans le Dalântâ. En effet, après avoir franchi le Bachelo, les Anglais vinrent camper à Aroghê. Théodoros ordonna à ses troupes de sortir de Maqdalâ ; il fit mettre en batterie trente-deux canons autour de Fâllâ et envoya à Aroghê des gens armés de fusils et des *gâchañd* (gens armés de javelines), qui engagèrent le combat avec les Anglais. Les Européens firent d'abord semblant de s'enfuir en tous sens, si bien que les troupes du roi pénétrèrent au milieu d'eux ; mais, dès le commencement de l'action, Fit-Awrâri Gabryê tomba et ce fut le signal de la déroute. Ceux qui ne furent pas tués ou blessés furent faits prisonniers. Pendant ce temps, le roi se tenait sur la route de Fâllâ, sa longue-vue à la main ; lorsqu'il vit que ses troupes étaient vaincues et, surtout, lorsqu'il apprit la mort de Fit-

Awràri Gabryé, il fut atterré et rentra dans son camp du Salàmghé, où il resta en proie au chagrin. Il n'y avait plus un de ses soldats qui ne songeât à trouver le moyen de s'échapper.

Le lendemain, jour du samedi saint ⁴³, les membres du clergé de Maqdalá se rassemblèrent et envoyèrent auprès de Ras Bissaour pour lui demander ce qu'ils devaient faire en cette circonstance :

— Nous craignons, disaient-ils, que si nous allons vers le roi, après avoir pris le *qét'dmá*, [bandeau de joncs tressés dont on se couronne le jour du samedi saint] il ne nous reçoive pas avec plaisir, dans l'état d'esprit où il est, si nous ne nous abstenons pas de réciter le *gabra salama* (l'alleluya).

Ras Bissaour répondit :

— Qu'avez-vous désormais à attendre que de la tristesse et des larmes ? Que va-t-il vous arriver à tous ?

Les prêtres, lorsqu'il eut parlé, décidèrent de s'abstenir.

Après cela, le général en chef des troupes anglaises, qu'on appelait le *Selt'án* ⁴⁴, envoya un messenger au roi, chargé de lui dire de sa part :

— « Fais délivrer les gens qui sont venus de mon pays et « qui ont été enchainés, sans qu'il en reste un seul, et ren- « voie-les moi avec ce qui leur appartient. »

Lorsque le roi eut entendu ce message, il fit réunir cinq cents bouvillons et cinq cents moutons et, après avoir fait mettre Rassam en liberté, il l'envoya vers ses compatriotes avec ce présent. Le général en chef refusa de recevoir les bouvillons et les moutons que le roi lui avait envoyés en disant :

— Tout cela est du bien volé aux pauvres gens !

Et, comme il n'y eut personne pour ramener ce bétail, il mourut sur place.

Le cinquième jour, — c'était le dimanche de Pâques — tout le monde passa la journée dans les transes et, la nuit, la lune fut entourée d'un nimbe qui ressemblait à du sang, ce qui parut être le présage de la fin du roi. Celui-ci, de son côté, ayant vu ce signe, se leva et se mit à errer en tous sens. Le bâchá Assaniè lui dit :

— Sire, dans quel pays devons-nous aller ? tout le monde nous déteste ; pouvons-nous nous en retourner ?

Le roi répondit :

— Ce que le Christ a ordonné ne peut manquer d'arriver !

Puis, il rentra dans le camp et s'écria :

— Que ceux qui sont pour moi reviennent à Maqdalâ !

Un soldat pourtant dit devant lui :

— N'avons-nous pas assez souffert ? qu'est-ce que nous avons à faire à Maqdalâ ?

Là-dessus, ce soldat s'en alla et tous ceux qui étaient campés dans la plaine du Salâmghè se mirent à lever leurs tentes, jetant ce qui les gênait, n'emportant que des objets sans valeur, qu'ils avaient empaquetés. Le roi, voyant la colère du seigneur et la trahison de son armée, fut pris d'une telle fureur qu'il se précipita vers ses soldats qui se retiraient et déchargea sur l'un d'eux son pistolet ; il le manqua ; mais celui-ci se retourna et déchargea à son tour son arme sur le roi, sans l'atteindre, car le moment marqué par le Christ n'était pas encore arrivé.

Cet incident nous remet en mémoire un passage de l'histoire de David. Lorsque son fils Absalon le chassa de son royaume, tandis qu'il s'en allait, invoquant le Créateur dans sa tristesse, Sâmî, fils de Ghérâ, se dressa sur sa route et l'insulta. Abissâ, ayant entendu ces insultes humiliantes, s'écria :

— Comment cet homme se permet-il d'insulter mon seigneur le roi ?

Et il s'avança pour tuer l'insolent ; mais comme dit le proverbe : « L'homme magnanime laisse passer les paroles. » David arrêta Abissâ :

— Laisse-le faire ! — lui dit-il ; — c'est la volonté de Dieu que David soit insulté.

Ne voulait-il point dire, en effet, que, lorsque le Seigneur prend en aversion ses créatures, tout le monde devient leur ennemi ? Quant à Théodoros, voyant que le Seigneur s'était séparé de lui et que les hommes le trahissaient, il s'en revint et alla s'asseoir au-dessous de la porte de Maqdalâ. Lorsque j'ai dit que le Seigneur s'était séparé de lui, j'ai voulu dire qu'il lui refusait le secours et les actes, car il n'y a point de créature dans laquelle le Seigneur ne demeure.

Après ce que nous venons de raconter, les troupes anglaises se mirent en marche vers le Salamghê et occupèrent toute la plaine, où elles se placèrent en ordre de bataille. Le fameux mortier dont nous avons parlé et qui avait été transporté sur la place du marché, y était resté. Les Anglais le regardèrent et n'en firent aucune espèce de cas. Pourquoi cela, direz-vous ?

Depuis qu'on s'était mis à l'œuvre, ce mortier avait occasionné des tracas à tout le monde, et après qu'il fut terminé, lorsque le roi disait à ceux qui l'avaient fondu, c'est-à-dire, à Waldmayer et ses ouvriers :

— Voyons, tirez donc le mortier ; que j'entende sa voix et que je juge quelle est sa portée !

Ceux-ci coloraient leur prudence de toutes sortes de raisons fallacieuses :

— Si nous le tirons maintenant, — disaient-ils, — la puissance de sa voix ferait avorter toutes les femmes en-

ceintes qui sont dans le pays; les gens gravement malades en mourraient.

Le roi finissait par croire qu'ils disaient vrai et c'est ainsi que le mortier ne fut jamais tiré. Nous avons déjà raconté qu'on l'avait enlevé de Dabra-Tabor, qu'il était resté deux mois en route, occasionnant aux hommes qui le traînaient de si grandes fatigues que quelques-uns y succombèrent, et qu'on avait pu le transporter jusqu'à Maqdalá.

Depuis ce temps-là, il était resté sur la place du marché, où il était le sujet de toutes sortes de racontars et de légendes.

Lorsque les troupes de Théodoros se furent rendues aux Anglais, ceux-ci brûlèrent tout le matériel de guerre qui leur fut remis, jusqu'aux boucliers, sans en rien excepter.

Après cela, les troupes anglaises mirent une parrie de leurs pièces sur la colline du Salamghê, la gueule des canons braquée sur Maqdalá; beaucoup de pièces encore étaient placées sur la place du marché; le reste fut dressé sur le coteau de Fállá. Lorsqu'après s'être portés à Cholá (le sycomore), le long de la rivière, les Anglais furent devenus maîtres de la plaine, le roi était assis à la porte du bas de Maqdalá. Les débris de son armée s'en allèrent, mais ceux de Maqdalá ne purent dépasser la porte.

Le roi, n'ayant plus personne qui lui obéît, était comme un homme ivre; il monta à cheval et quitta la porte où il se trouvait.

A ce moment, comme il marchait en maugréant contre ceux qui le suivaient, il tua deux Anglais et s'en revint. Si vous vous demandez comment il se fait qu'il put sortir de là sain et sauf et comment on ne tira pas sur lui des coups de pistolet, c'est que l'heure à laquelle il devait mourir n'était pas encore arrivée. En outre, Dieu s'étant prononcé

en faveur des Anglais, il semble qu'il dût y avoir un ordre formel de la reine interdisant de porter atteinte à celui qui avait régné. C'est ainsi que Théodoros put regagner sain et sauf la première porte de la ville, où il entra et où il attendit.

A ce moment, comme les troupes qui étaient rangées en bataille au Salamghè commençaient à tirer le canon et que la fusillade suivit, un soldat vantard se mit à dire :

— Dès que ce roi va être rentré à Maqdalâ, il va nous prendre et nous faire mourir avec lui ; ne ferions-nous tous pas mieux de nous emparer de sa personne et de la livrer aux ennemis ?

Un de ses camarades lui répondit :

— Toi, qui as l'habitude de conter des blagues, dis-moi qui pourrait tenir du feu dans sa main ? Car, on a beau dire, la personne tout entière de Théodoros n'est que du feu !

Et comme un autre appuyait dans le sens du premier :

— Tu tiens de mauvais propos, lui dit-il ; — si nous lui donnions la mort, ou même si nous nous contentions de le livrer à l'ennemi, dès que nous serions rentrés dans nos logis nous serions jugés pour avoir trahi le roi. Ce *selt'an*, chef des troupes anglaises, dirait : — « Ces hommes ont trahi leur roi ! » Et sur ce soupçon, nous serions traduits en jugement (et condamnés) selon le Fetha-Nagast. Nous ne devons point agir ainsi, ni avoir de pareilles pensées !

On oublia, dans ces entretiens, de répondre au soldat qui avait parlé le premier de prendre le roi et de le livrer :

— Essaie donc d'abord de t'emparer de lui ; nous viendrons ensuite à ton aide !

Cet incident rappelle (une légende). Avant que Dieu n'eût créé ce monde, il avait créé les anges dans les ténèbres et il les y avait laissés. Comme il ne leur avait point révélé sa

substance, une discussion s'éleva entre eux pour savoir qui les avait créés ou s'ils ne s'étaient pas créés entre eux. Le Diable écoutait cet entretien. Son trône était plus élevé que le leur. L'orgueil le prit : il pensa à part lui que ce peuple angélique souffrait de l'absence de son Créateur et qu'il pourrait persuader aux anges que c'était lui qui les avait créés. Et il mit aussitôt son projet à exécution, car « la bouche parle quand le cœur déborde », et il s'écria :

— C'est moi qui vous ai créés ; croyez en moi et adorez-moi !

Les anges, dont le corps était éclairé par une clarté lunaire, virent que son glaive était comme leur glaive et que ses ailes étaient comme leurs ailes et ils lui dirent :

— N'es-tu point comme nous ? Si tu n'es point supérieur à nous, comment as-tu pu nous créer ?

— Comment pouvez-vous dire, — reprit le Diable — que je ne suis pas supérieur à vous, alors que vous me voyez siéger sur un trône plus élevé que le vôtre ? Celui qui vous a créés, c'est moi ! Prosternez-vous devant moi !

Or, les anges sont des gens intelligents. Ils lui dirent :

— Si tu nous as créés, pourquoi ne créerions-nous pas les êtres de l'air (?) ; dis-nous comment tu nous as créés !

— Vous êtes des envieux, — répondit le Diable — c'est la jalousie qui vous fait parler ainsi. Qui vous aurait créés, si ce n'est moi ? croyez en moi ; adorez-moi !

Mais les anges répliquèrent :

— Puisque tu es le maître, de même qu'on reconnaît le peintre au tableau qu'il a fait, de même on reconnaît le créateur à sa créature. Crée un être nouveau et, quand nous l'aurons vu à l'œuvre, nous nous prosternerons devant toi !

Mais (comme dit le proverbe) : « langue valeureuse, — jambe botteuse », le Diable avait eu beau affirmer qu'il les avait créés, il ne put rien créer de lui-même. C'est ainsi

qu'ils comprirent que Satan mentait et était un révolté, et que tout ce qu'on appelle mensonges et trahisons venait de lui.

En effet, le soldat dont il a été question plus haut et qui parlait de s'emparer de Théodoros n'avait que du verbiage ; on ne le vit point porter la main sur lui ; c'est en cela qu'il ressembla à Satan.

Un terrible combat s'engagea bientôt ; un coup de canon tiré du côté des Anglais détruisit la porte de Maqdalâ, tuant beaucoup d'hommes çà et là. Le bruit du canon, mêlé au crépitement de la fusillade, rappelait les roulements du tonnerre pendant la saison des pluies. Les Anglais lançaient des obus qui mesuraient la longueur qui existe depuis le coude jusqu'à l'extrémité du pouce ; l'intérieur de ces obus était rempli de poudre et de balles ; lorsque ces obus avaient atteint le sol ⁵⁵, ils éclataient par leur propre force, projetant tout ce qu'il contenaient ⁵⁶. Il y en avait qui éclataient pendant leur trajet ; d'autres atteignaient leur but sans qu'on les entendît et éclataient ensuite. Cela faisait trois sortes d'obus. Tout d'abord, lorsque les Anglais furent arrivés à Dalantâ et qu'ils tirèrent le canon, les obus passèrent par-dessus le Bachelo et atteignirent le chemin du gué de Dawont. Lorsque les Anglais furent à Foullâ, au Salamghè, plusieurs de leurs obus passèrent au-dessus de Maqdalâ. Beaucoup de personnes quittèrent l'intérieur de la ville lorsque les obus se mirent à tomber sur ceux qui y étaient restés.

Lorsque, après avoir fait sauter la porte d'en bas, les Anglais pénétrèrent dans la ville, Théodoros monta à la porte supérieure, près de laquelle s'il s'assit. Les ennemis étaient à sa recherche ; ils n'étaient pas parvenus à le trouver et ils se retiraient en disant dans leur langue :

mafouch [arabe : *ma fich*] qui signifie : « Il n'y est pas ⁸⁷ ! » Mais lorsque Théodoros les eut aperçus, il jugea qu'il valait mieux mourir que de tomber prisonnier entre leurs mains, et, se condamnant lui-même comme il eût fait d'un rebelle, il se fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet.

La nouvelle de son suicide se répandit dans tous les pays où son nom était connu. On composa, plus tard, sur sa mort, une complainte qui disait :

Le roi qui avait dominé d'une frontière à l'autre
est à ce point misérable (qu'il en est réduit) à avaler (des balles
[de pistolet] ;

là-bas, à Maqdalâ, un cri a retenti :
un mâle est mort, qui n'avait rien de la femme !
Avez-vous vu là-bas mourir le lion ?

Il eût considéré comme une honte d'être tué par la main d'un
[homme ⁸⁸].

A partir du moment où Théodoros eut succombé, tout fut dans la main du général en chef. Tous les soldats qui étaient encore à Maqdalâ s'empressèrent de jeter leurs armes dans le précipice (qui entourait le mont-fort) et d'aller s'incliner humblement devant l'ennemi. On eût dit des femmes en gésine. Ceux qui étaient restés dans l'ignorance de ce qui s'était passé et qui n'avaient pas jeté leurs armes furent considérés comme des combattants actifs. Beaucoup furent tués. Quant à ceux qui prirent des boucliers, des fusils, les Anglais les fusillèrent sans merci ⁸⁹. En voici la raison : même pendant les hostilités, mais surtout aussitôt que les Anglais furent assurés de la victoire, personne ne put plus aller au camp, ou au marché, pour vaquer à ses affaires, s'il portait une arme avec lui. Aucun Éthiopien n'osait porter de javeline, ni même une arme à la ceinture :

on l'eût tué, si on l'eût vu muni d'une arme quelconque. Il faut ajouter que les Abyssins ont la réputation d'être portés à la trahison. Il semble que les Anglais tuaient d'abord les gens, de peur d'être tués ensuite par eux.

Après que tous les habitants de Maqdalà qui avaient échappé à la mort furent sortis de leurs demeures, le général en chef les fit assembler et il fit enlever le cadavre de Théodoros de la place où il était tombé, pour l'ensevelir. C'était le mardi soir : or, le roi était mort la veille, et, si on ne fit pas ses obsèques ce jour-là, c'est probablement pour les raisons que voici. Parmi les Anglais ou les autres Européens qui avaient vécu auprès du roi, il y en avait qui avaient fait des portraits en pied de Théodoros, fort ressemblants, et un de ces portraits était parvenu à la reine d'Angleterre. Ce portrait [avait été sans doute apporté] pour qu'on pût affirmer que l'on était réellement en face du roi d'Abyssinie.

Le général en chef fit venir le portrait et, après l'avoir considéré, il constata qu'il reproduisait on ne peut plus fidèlement les traits du roi. Cette fois il s'écria : « — C'est bien en vérité le roi d'Abyssinie ! » — et il ne douta plus de sa mort ; sans cela il n'aurait pas cru que Théodoros était réellement décédé. C'est pour avoir cette certitude qu'on attendit jusqu'au lendemain ⁹⁰.

Le jour où l'on procéda aux obsèques ressembla à un jour de *baly* (petite saison des pluies ⁹¹) ; la grêle tomba et tout le monde fut pris d'une telle soif que, pour l'apaiser un instant, on faisait fondre de la grêle et on y trempait ensuite les lèvres. Les Anglais payaient un thaler chaque corne d'eau qu'on avait pu se procurer, soit aux sources, soit dans les mares, et ils buvaient ensuite, car ils en auraient pris, même par la force.

On avait parqué les prisonniers dans un camp où ils étaient entourés d'une haie de canons et de fusils ; on arbora trois drapeaux : l'un blanc et les deux autres noir et rouge. On expliqua que les drapeaux noir et rouge étaient des marques de deuil et de détresse, tandis que le drapeau blanc était un signe de paix et d'allégresse.

Dès qu'on eût abaissé les drapeaux rouge et noir et qu'il ne resta que le drapeau blanc, on publia une proclamation amnistiant tout le monde et permettant à chacun de rentrer dans son pays. Lorsque cette proclamation fut publiée en langue amharique, on l'accueillit par des cris d'allégresse.

Le lendemain matin, mercredi, tous ceux qui étaient à Maqdalâ sortirent de la ville et allèrent camper au Salamghê. Les Anglais entrèrent alors à Maqdalâ et, après y avoir dressé leurs tentes, ils y restèrent jusqu'au vendredi. Le fils du roi, Alam-ayhou (j'ai vu le monde), et sa mère furent retenus par les Anglais qu'ils ne quittèrent pas. On était au huit miyazyâ (avril), dans la semaine de Pâques. Les gens de Maqdalâ et les prisonniers qui avaient été délivrés, campèrent à Aroghê. Il y avait là quatre cents prisonniers qui avaient été destinés à être précipités dans l'abîme le jour du jeudi saint. Ils avaient échappé à la mort, qu'ils avaient approchée de bien près, par la volonté du Christ. Théodoros cependant leur avait fait grâce à tous, à l'exception du fils d'Ato Ygazou et des Choâns. Il semble que ce fut à la requête de sa femme. On fit ensuite sortir le Ras Darghê et le Wag-Choum Tafari de la prison d'Aroghê, ainsi que leurs compagnons. Lorsqu'ils furent reçus par le général en chef, celui-ci, après s'être informé de leurs familles, leur permit de rentrer dans leur pays.

Wayzaro Mastâwot ⁹² vint alors et, avec l'autorisation du

général en chef, le Ras Darghè, prit avec lui tous les gens du Choà, et alla s'établir dans le pays de son père.

Cette chronique a été écrite treize ans après la mort de Théodoros, l'an 7373 de la Création du monde (1881).

NOTES

1. Généralement les livres éthiopiens commencent par la formule du signe de la croix, suivie parfois d'une sorte de profession de foi en l'unité divine de la Trinité.

La phrase du début est en gheez, langue liturgique de l'Éthiopie.

2. Les Éthiopiens divisent les années par périodes de 4 ans. Chaque année porte le nom d'un évangéliste : les années qui portent le nom de saint Jean sont les années bissextiles. L'an 7345 correspond à notre année 1853. Les Abyssins se servent souvent de l'ère de la Création, qui, d'après leur comput, aurait eu lieu 5500 ans avant J.-C. Or, l'ère chrétienne étant, chez eux, en retard sur la nôtre de 7 ans, entre le 1^{er} maskaram (vers le 12 septembre) et notre 1^{er} janvier, et de 8 ans à partir de notre 1^{er} janvier jusqu'au 1^{er} maskaram qui commence leur année, il faut compter ainsi : $7345 - 5500 + 8$, pour avoir l'année moyenne.

Ajoutons que l'année éthiopienne contient 12 mois de 30 jours et 1 mois épagomène de 3 jours, pour les années non bissextiles, et de 6 jours pour les années bissextiles.

3. *Ledj*, qui signifie *filz*, précède en Abyssinie le nom des jeunes gens de grande famille ; il répond un peu, dans ce cas, à l'*infant* des Espagnols, mais n'est pas réservé aux membres de la famille impériale, qui portaient le titre d'*Abéto*.

D'après l'opinion générale, *Ledj Kássâ* — le futur Théodoros, —

serait né à Charghâ, dans le Qwarrâ, province frontière de l'Abyssinie du Nord-Ouest, en 1818.

4. En montant sur le trône, la plupart des princes éthiopiens ont échangé leur nom ordinaire contre un nom royal. Ils en ont pris parfois plusieurs. Le nom royal de Kássâ devait être Théodore. Quant au nom de Kássâ, il signifie « rançon ». Les mères qui ont perdu leur fils aîné le donnent au fils cadet, voulant marquer ainsi qu'il est la rançon de leur enfant mort.

5. Dans le texte : « Si vous disiez, pourquoi ? » C'est une façon de parler très amharique, qui serait inintelligible en français. Cette formule se présente souvent au cours du récit.

6. *Dadjâtch* est une contraction de *dadj-azmâtch*, qui signifie *général de la porte du Camp*. Par suite de la décadence de l'Empire, les *dadj-azmâtch* étaient devenus de véritables dynastes féodaux, comme nos ducs et nos comtes du moyen âge. *Dadjâtch Kenfou* était devenu un seigneur très populaire en Abyssinie, à la suite d'une expédition victorieuse dans le Sennâar, où il s'était un instant emparé de Matammâ.

7. On appelle *algâ* le lit en général ; il marque ici le lit de justice, sur lequel les grands chefs abyssins président leur tribunal, appuyés sur des coussins. Le mot *algâ* est donc employé dans le cas présent comme notre mot « trône » dans « il descendit du trône, etc. » Le trône royal se dit *zoufân*.

8. Litt. : *après avoir répété le Davit*. Le *Davit*, c'est le psautier manuscrit qui sert aux leçons de lecture courante. Cette lecture constitue à peu près, avec l'écriture, l'instruction primaire en Éthiopie.

Quant à *Dadjâtch Gochou*, il était à cette époque le chef féodal du Godjam. Les frères d'Abbadie servirent sous ses ordres. V. *Douze ans dans la Haute-Éthiopie*, par ARNAUD D'ABBADIE.

9. *Wayzaro* était le titre des princesses et même, autrefois, des princes éthiopiens. Ce titre s'est fort démocratisé, de nos jours ; on l'emploie par courtoisie lorsqu'on écrit à une dame.

Wayzaro Manan était d'origine galla et musulmane ; son premier nom fut *Alimâ*. L'intrusion de femmes gallas à la Cour d'Éthiopie était un des griefs qui servit le mieux l'ambition de Ras Mikael. *Wayzaro Manan*, à la suite de l'élévation de son fils, le Ras Ali, fit proclamer empereur son mari, Iohannès, et prit le titre d'*Etéghé* ou *Itéghé*, réservé aux impératrices. Iohannès fut un de ces rois fainéants qui ne firent que traverser le palais de Gondar.

D'après A. d'Abbadie, Théodoros aurait été beau-frère de Ras Ali et

noti son gendre : mais il ressort de notre chronique et de celle de Berlin, qu'il était bien le gendre de Ras Ali.

Le souhait qui suit et que j'ai traduit par : « Qu'il lui rende la vie heureuse ! » est littéralement : « Qu'il la fasse habiter dans la richesse ! » ou « la chance ».

10. Le mot *tdfaq* pourrait également se traduire : « en donnant des marques de respect, » c'est-à-dire en portant la tige enroulée au-dessous des bras, à la façon d'un tablier. On va voir que le surnom d'*abbâ Tdfaq* fut donné à Kássâ, qui dut provoquer la plaisanterie en l'appliquant lui-même à son cheval. Comme les Gallas, les Abyssins prennent volontiers, comme sobriquet guerrier, le nom de *père* de leur cheval de guerre, Menilek est appelé : *abbâ Dagnâ*, « le père de Dagnâ ».

Quant à la scène du morceau de viande, il faut savoir que, en Abyssinie, tout le monde étant sujet au *ténia* prend médecine (*kosso*) au moins tous les deux mois. En outre, dans les grandes maisons, chaque serviteur a un morceau de viande qui lui est plus particulièrement réservé, selon son importance. Le morceau en question est le revenant-bon des porteuses d'eau.

11. Tous les grands éthiopiens ont auprès d'eux un ou plusieurs *azmarî*, qui correspondent exactement à nos trouvères du moyen âge. Généralement, en Abyssinie, on ne s'agit point contre les *azmarî*, même lorsqu'à travers leurs chants ils ont mêlé de cruelles satires. Ils ont soin, d'ailleurs, de les dissimuler sous d'habiles jeux de mots.

Le manuscrit de Berlin donne, à propos de cette rencontre, une autre anecdote, que Guillaume Lejean et A. d'Abbedie ont racontée à leur façon. La voici, telle qu'elle se trouve dans la chronique de Berlin :

« Un des chefs de Wayzaro Manan, le qañ-azmâtch (général de l'aile droite) Wand Yrad, débâta un chant de guerre où il disait à la princesse :

« — Je vous l'amènerai, pris par le cou comme une belette, ce fils d'une marchande de *kosso* !

« Mais il vit que Wayzaro Manan manifestait quelque doute à ce sujet.

« Lorsque dadjâtch Kássâ se mit en révolte, parmi ceux qui furent faits prisonniers à Tchaqo, se trouvait précisément ce qañ-azmâtch Wand Yrad, le même qui avait injurié Kássâ en l'appelant fils d'une marchande de *kosso*.

« Lorsque Kássâ l'eut reconnu, il glorifia le Seigneur et, s'adressant à tous ses soldats, il leur dit :

« — Soldats ! j'ai aujourd'hui quelque chose à vous demander. Il m'est arrivé un étranger qui a grand besoin de prendre médecine.

« Lorsque (les soldats) eurent réuni tout le kosso (qu'ils purent trouver Kássá, après l'avoir fait broyer, fit remplir (de tisane) un vase énorme, jusqu'aux bords. Il offrit (ce regal) au qañ-azmâtch Wand-Yrád, en lui disant :

« — Ma mère n'a pas vendu tout son kosso au marché : je l'en ai « fait préparer pour qu'il te profite. Bois !

« (Le malheureux) en avala la moitié et vomit le reste. Pendant cette opération, ledj Kássá tenait sa lance en arrêt, appuyée contre la cuisse. » (Page 42.)

Voici, d'ailleurs, ce que A. d'Abbadie raconte de la mère de Théodoros :

« Cette bonne vieille m'a rendu un grand service et, en 1848, malgré la récente élévation de son fils, elle était encore assez indulgente pour se lever à mon approche. Déjà, on commençait à la courtiser comme une puissance; quelque temps auparavant, il n'en était pas ainsi, et Kássá, à peine connu comme un rebelle obscur, n'avait encore réussi à appeler sur les siens que la réprobation et la misère. Sa pauvre mère, ayant vu s'évanouir le bel âge des illusions, fit ses vœux comme religieuse et se coiffa du petit bonnet blanc qui en est le signe distinctif. Mais elle était sans ressources, les biens des couvents avaient été pillés depuis longtemps et les heureux d'alors fuyaient la mère d'un rebelle. Elle s'adressa donc au quartier aristocratique de Gondar, où le bon ton prescrivait de choisir une religieuse pour garder la porte... Hélas! toutes les places étaient déjà prises et, comme nécessité est mère de l'industrie, la religieuse dut entreprendre le commerce le plus infime du pays, en allant au marché public pour vendre, à quelques centimes par dose, le kosso que les Ethiopiens avalent six fois par an, afin d'alléger les inconvénients du ver solitaire dont ils sont tous atteints. » (*L'Abyssinie et le roi Théodore*, p. 23.)

Voici encore quelques renseignements donnés sur la jeunesse de Théodoros par la chronique de Berlin.

Ledj Kássá, lors de la révolte de Dadjâtch Mârou, était encore à l'école dans un monastère du Dambya. Le monastère fut pris et pillé par Dadjâtch Mârou; tous les étudiants furent pris et mutilés. Kássá se trouvait par hasard dans l'intérieur; on l'oublia. A la mort de Dadjâtch Kenfou, lorsque les deux fils de celui-ci, Ilmâ et Makonen, se disputèrent son héritage, Makonen fut vaincu et Kássá tomba aux mains d'Ilmâ, qui le plaça chez Atô Bitwâ. Après une chasse, Kássá ayant tué un éléphant, Bitwâ s'en montra jaloux et Kássá dut le quitter. A partir de ce moment, Kássá dut vivre dans la brousse de l'Allafâ, en se cachant pendant le jour. Cette période de sa vie ressemble beaucoup à celle que décrit Renan, en parlant de David, insurgé contre Saül. Nous ne le suivrons pas à travers les incidents

divers de cette partie de sa carrière. Je me contenterai de citer un passage caractéristique du manuscrit de Berlin :

« Il y avait à cette époque, à Tchéqo, une bande d'environ 70 brigands ; Ledy Kássâ les trouva sur sa route et s'entendit avec eux ; ils s'étaient mis d'accord pour partager ce qu'ils trouveraient et prendre leurs repas en commun. Ledy Kássâ surveillait les gens qui se rendaient au marché de Keralâ (pour les piller). Il envoya auprès de la bande avertir les brigands qu'il avait trouvé une bonne aubaine. Mais, eux, avaient violé leur serment. Ils avaient tué un vœu et étaient en train de le manger lorsque l'envoyé de Kássâ arriva ; ils le reçurent en maugréant et ils lui dirent : « Nous obéissons aux frères » de Kássâ ; il n'est pour nous qu'un chef de voleurs. Qu'il vole pour » son compte, nous volerons pour le nôtre ! Dis-lui que nous n'irons » pas à son rendez-vous ! » Ledy Kássâ, ayant entendu ces paroles de la bouche de son messager, se rendit auprès des brigands avec 12 de ses soldats. Lorsqu'il fut arrivé près d'eux, il leur dit : « — Pourquoi » avez-vous violé notre accord ? » Les brigands lui répondirent : « — Agis pour ton compte ; nous agissons pour le nôtre ! » « — Vous » êtes des perfides, leur dit Kássâ » et, saisissant son sabre, bien qu'ils fussent 70, il fondit sur eux. Ils s'enfuirent à l'exception de sept, qui furent pris... Ce fut la première victoire de Ledy Kássâ. » (M. B., p. 6.)

12. Le poivre rouge, que les Abyssins appellent *berberi*, se cultive surtout dans les bas pays, ou *qollâ*. Or, Théodoros était du Qwarrâ, qui est une *qollâ*. Les plateaux abyssins s'appellent *dagâ* ; les pays intermédiaires *wagnâ dagâ* (pays de vignobles).

13. Après la bataille d'Aychal, Ras Ali se réfugia, avec deux de ses généraux, à Darrâ, chez les galla Touléma ; mais il comprit que le chef de Darrâ avait résolu de le remettre à Kássâ. Il aurait alors appelé à son aide, d'après M. Guidi, le roi de Choa, Hayla-Malakot. Celui-ci résolut de se porter à son secours, malgré l'opposition de ses généraux, qui lui représentaient qu'il aurait probablement bientôt à défendre son royaume contre les entreprises de Kássâ. Le roi leur aurait répondu qu'ils pouvaient rester, si cela leur plaisait, mais qu'il irait au secours de Ras Ali, n'eût-il avec lui que des serviteurs. Toute l'armée le suivit et, comme il s'approchait de Darrâ, ce chef fit éloigner Ali, se battit contre Hayla-Malakot et fut battu. Le roi de Choa aurait exigé que Ras Ali lui fût remis, ainsi que ses deux généraux. Le Ras, déshydré, se retira dans le Yedjou. Les gens envoyés par Kássâ, à Darrâ, durent s'en retourner les mains vides. (Guin, *Proverbi, Strofe e Racconti*, p. 59.)

14. Les *negaret* sont de grands tambours ou timbales, qui précé-

dent les grands chefs. L'importance de ceux-ci est jugée d'après le nombre des timbales qui les précèdent; il s'ensuit que le nombre des corps de troupes est indiqué par le nombre des timbales.

15. Pour tout ce qui touche aux choses de la religion, voir : LUDOLF, *Hist. d'Éthiopie*.

16. De nombreuses églises ont conservé, en Éthiopie, le droit d'asile. Les gens qui y ont recours vont sonner une cloche qui se trouve à l'entrée du monastère. L'inviolabilité de ces asiles n'a guère été complètement respectée que dans quelques rares sanctuaires.

16 bis. A cette époque, les aiguilles étaient fort rares en Abyssinie; quant aux eaux-de-vie, elles étaient alors de fabrication indigène et leur consommation était un luxe que, seuls, les grands personnages pouvaient s'offrir.

17. Les proclamations sont rédigées à la 2^e personne du singulier; on les résume en une courte formule, parfois rimée. Dans le cas présent, la formule est : « La où tu es, tiens-toi tranquille ! » La formule de la mobilisation est rimée : *Metd negarit; Kelat sarawit*, « battez le tambour, réunissez l'armée ». On résume l'investiture en un seul mot : « Je t'ai donné (tel pays). »

18. Oubié était le plus grand seigneur féodal du Tigré; il avait, grâce à son alliance avec Ras Maryé, l'un des prédécesseurs de Ras Ali, pu vaincre Saba-Gâdis, qui avait été le chef le plus populaire de cette partie de l'Éthiopie. Saba-Gâdis fut tué (janvier 1831) et, grâce à l'appui du Semen, sa province héréditaire, Oubié parvint à soumettre le Tigré, mais jamais complètement; du reste, la rébellion était devenue l'état normal de tous les chefs éthiopiens. On assure que Oubié aspirait à rétablir l'empire à son profit. Le gouvernement de Napoléon III parut même disposé un instant à favoriser ses ambitions. C'est sous Dadjatch Oubié que MM. Combes et Tamisier, les frères d'Abbadie, Lefebvre, Petit et Quantin-Billon, le peintre Vignaud, Ferret et Galinier, etc., pénétrèrent en Éthiopie. Ils ne purent que constater qu'Oubié était fort inférieur au rôle qu'on le croyait capable de remplir. Les Anglais s'empressèrent, d'ailleurs, d'entrer en campagne et, pour contrarier notre politique, envoyèrent des missionnaires et des agents auprès de Kâssâ.

C'est à cette époque également que la cour de Rome envoya, en Abyssinie, Mgr de Jacobis, pour y créer une mission de Capucins.

A l'époque où Kâssâ attaqua Oubié, celui-ci avait avec lui le métropolitain d'Éthiopie, ce qui pouvait aider ses ambitions; mais Oubié n'était pas un soldat heureux. Il avait attaqué Ras Ali à Balassâ et avait été victorieux; mais, en bon abyssin qu'il était, aussitôt

après la victoire, il partagea les fêtes auxquelles se livrait son armée, si bien que Ras Ali et les autres prisonniers gallas voyant les Tigrins préoccupés d'autre chose que de veiller à leur garde, reprirent leurs armes et firent prisonnier leur vainqueur. Ras Ali, de bonnace, ne tarda pas à délivrer Oubé, qui reprit le gouvernement du Tigre, dont Kássâ devait le priver quelques années plus tard.

19. Le Wallo est une province importante de l'Abyssinie orientale. Elle est habitée par les Wallo-gallâ, qui sont restés longtemps indépendants, grâce à leur bravoure et à leur nombreuse cavalerie. Les Wallo sont divisés en 7 tribus ou « maisons ». La majorité des Wallo est musulmane; il y a aujourd'hui d'assez nombreux chrétiens. Le Wallo est actuellement gouverné par Ras Mikael, qui portait, lorsqu'il était musulman, le nom de Ali-Mohammad. Ras Mikael, devenu chrétien, a été gendre de Menlek. Les Wallo ont conservé des mœurs assez barbares, que Menlek a essayé vainement de faire disparaître. C'est ainsi qu'ils ont préféré voir augmenter le tribut qu'ils paient que de consentir à la disparition d'une de leurs coutumes, qui consiste à se battre entre eux un certain jour de l'année.

20. Le Manz est une province généralement montagneuse et froide, située au sud du Wallo. Il est le pays originaire de la famille de l'empereur Menlek. Le Manz jouit de quelques privilèges particuliers. C'est dans cette province que se fabriquent les burnous de laine employés dans le Châi. Les moutons du Manz ont d'ailleurs la toison laineuse, comme les moutons de nos pays, tandis que les moutons des pays avoisinants ont le poil lisse comme les chèvres.

21. Lit. : *Qu'il soutienne ma porte, je lui servirai, etc. Soutenir la porte* est l'équivalent abyssin de notre « faire antichambre ».

22. Lebna Denghel, ou David II, régna sur l'Éthiopie de 1508 à 1540. *Atsé* ou *al té* est le nom générique de la dynastie impériale, dite Salomonique. On l'a donné depuis à Théodoros et au roi Jean. On dit aujourd'hui : *Atsé Menlek* en parlant de l'empereur. C'est sous le règne de Lebna Denghel que Gragne envahit l'Éthiopie. La famille de l'empereur Menlek prétend se rattacher à la famille impériale des Atzes par Yacqob Jacques, l'un des fils de Lebna Denghel, qui régna quelque temps et fut ensuite déposé.

Il y a dans le texte une confusion entre les anges Raguel et Uriel, probablement par inadvertance. Quant à la prophétie, le passage de cette chronique qui y a trait se retrouve textuellement reproduit dans la *Chronique du Châi*, que me fit remettre l'empereur Menlek à mon premier voyage en Abyssinie et qui a été rédigée ultérieurement.

23. Les prophéties, souvent démenties par les événements, n'en

tiennent pas moins une large place dans les superstitions éthiopiennes. Elles sont parfois créées après coup. Quant aux raisons de l'expédition relatives à la religion, elles sont basées sur la rivalité entre la croyance monophysite d'Alexandrie et la doctrine orthodoxe orientale, qui a encore gardé de nombreux adeptes, surtout au Choâ. Les monophysites, soutenus par les métropolitites et les universités, n'ont jamais cessé de persécuter les orthodoxes.

24. Il y a plusieurs listes des métropolitites ou *Aboun 'abouna*, en gheez, « notre père ». Elles sont toutes sujettes à caution. M. Guidi en a publié plusieurs sous ce titre : *Le liste dei metropolititi d'Abissinia*, Rome, 1899.

On donne aussi aux métropolitites le titre de Patriarche *liqa p'äppäs* : mais c'est par courtoisie.

Le véritable siège du métropolitite serait Axoum, ville sainte de l'Éthiopie. Les métropolitites ont, d'ailleurs, suivi les empereurs dans leurs diverses résidences. Il y a actuellement, en Éthiopie, deux métropolitites, ce qui est contre la règle : il y a aussi deux ou trois évêques, peut-être quatre. Cela n'existe que depuis Jean, prédécesseur de Menilek. Tous viennent d'Égypte ; ce sont de simples moines, que le Patriarche d'Alexandrie sacre évêques pour les envoyer en Éthiopie, contre une subvention de mille thalers qui lui est attribuée. La seule fonction du métropolitite est l'ordination des prêtres. Il y a, à côté de lui, deux grands dignitaires ecclésiastiques éthiopiens : l'*Etechâghé*, Supérieur général des moines, et l'*Alaqâ* principal, qui est l'administrateur temporel des églises. Ces deux derniers personnages sont souvent plus puissants que l'Abouna.

En ce qui concerne l'Abouna Salamâ, dont il est question ici, c'était un moine encore jeune, qui fut envoyé en Éthiopie, après une assez longue vacance du siège. Les Abyssins ont jugé diversement ce Salamâ. Les chroniques de Théodoros en parlent avec respect. Les listes des métropolitites contiennent, au contraire, à son égard, des accusations telles, que M. Guidi s'est abstenu de les traduire. Les catholiques lui reprochaient ses mœurs dissolues et l'accusaient d'être à la solde des Anglais. Il fut certainement intrigant, avide et ambitieux.

Les habitants du Choâ étaient surtout des *tzagâ ledj*, ou partisans des trois natures. Il paraît que c'est la doctrine qui se rapproche le plus, malgré les apparences, de la doctrine catholique.

Il est facile de voir que l'auteur de la Chronique est un partisan résolu de l'Abouna Salamâ, auprès duquel il avait vécu, et de la doctrine monophysite d'Alexandrie.

25. Le Choâ est la région la plus méridionale de l'Abyssinie proprement dite. A la suite de la décadence de l'empire d'Éthiopie, les princes du Choâ, qui étaient déjà héréditaires de fait, se rendirent

complètement indépendants. Sahla-Sellassié, grand-père de Menilek, prit le titre de roi. Il étendit ses conquêtes sur le Gouraghé et sur une partie du pays galla, et parvint à constituer un Etat relativement riche et puissant. Le Choâ contient quelques centres dont l'importance a varié : Ankobar, qui fut la principale résidence de Sahla-Sellassié ; Dabra-Libanos, la ville sainte du Choâ, célèbre par ses monastères, jadis siège de l'*Etechaghé*, ou grand maître des moines ; Tegoulaf, Dabra-Berhân, Angollalâ et Entotto, qui fut la résidence des empereurs avant Gendar. La capitale actuelle : Addis-Ababâ (nouvelle fleur), est tout près d'Entotto.

C'est Hayla-Malakot qui succéda à Sahla-Sellassié.

Le nom de Menilek, qu'on écrit presque toujours par erreur Ménèlik, est orthographié *Men-ylek* dans notre chronique.

26. J'ai pu suivre sur les lieux toute cette campagne, qui se passa dans les pays du Mendjâr, du Boulgâ et du Barakat, intermédiaires entre le haut plateau du Choâ et le bas pays, habité par les gallas Karayou et les Danakil. Le Kassam, affluent de l'Awâché, est la principale rivière de la région.

26 bis. Les Abyssins du peuple croient qu'il existe un pays complètement habité par les serpents. C'est un reste d'antiques superstitions fétichistes (*zando*).

27. Les fonctions d'*Abagdz*, d'après les renseignements qui m'ont été donnés en Abyssinie, correspondraient assez à celles d'un de nos aides de camp, peut-être même à nos chefs d'état-major. C'est l'*Abagaz* qui doit transmettre les ordres du général en chef. Quant au titre d'*ato* que l'on assimile aujourd'hui à celui de *monsieur*, bien qu'il ne s'emploie jamais qu'avec le nom de la personne, il est une altération de celui d'*Abêto*, réserve aux princes. A l'époque de Théodoros, on ne donnait ce titre qu'à de hauts personnages ; il s'est fort démocratisé aujourd'hui.

28. Le *bêtwaddad*, titre dont l'orthographe a beaucoup varié, est le confident et le conseiller le plus intime du roi des rois. Il y en a plusieurs aujourd'hui.

29. Il est certain que le narrateur ne croit pas à la réalité de ce qu'il raconte ; mais il ne le fait pas assez sentir.

30. C'est, en effet, une superstition des Abyssins de croire que les sorciers métamorphosent les gens en pierres ou en animaux et que, si on frappe une seule fois la pierre, ils sont délivrés.

31. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir donner ces

raisons. Le prétexte allégué fut une mission religieuse, qui cachait en réalité une mission politique.

32. Cette anecdote a été racontée par Guillaume Lejean *Théodore II et le nouvel empire d'Éthiopie*.

33. Ce genre de poésies, que l'on appelle *legso*, dont la signification correspond assez à celle de « complainte », est fort apprécié en Abyssinie : les grands seigneurs, surtout les dames, s'y livrent volontiers. Le *legso* est en général une pièce très courte, cachant un ou plusieurs calembours, parfois macabres, dont il n'est pas toujours facile de démêler le sens et la saveur.

33 bis. La chronique de Berlin raconte que les soldats de Théodoros, épuisés de fatigue, refusèrent de monter le cercueil jusqu'à l'Amhara Ghechen et que ce ne fut qu'assez longtemps après, les troupes se trouvant mieux approvisionnées, que le transfert du corps put avoir lieu.

34. Litt. « la porte du salut ».

Les églises abyssines ressemblent peu aux nôtres extérieurement. Elles se composent de l'église proprement dite, du *Bethléem*, où l'on prépare le pain et le vin de la communion, et d'autres menus édifices, établis dans le bois sacré qui les entoure et qui sert de cimetière. L'église contient, au centre, une chambre carrée, réservée au *tabot*, — autel, généralement en bois, — et où ne pénètre que l'officiant. C'est l'iconostase des orthodoxes. Cette chambre carrée est entourée de deux corridors circulaires concentriques. Dans celui qui est le plus rapproché du *tabot* se tiennent les prêtres qui aident à la célébration de l'office ; dans l'autre, sont les *dabtaras*, chantres, appuyés sur des béquilles ou frappant les timbales d'église *kabaro* et les sistres. Le public se tient généralement sur le pourtour extérieur de l'église.

Bien que très portés à la religiosité, les Abyssins sont assez peu dévots ; ils ne fréquentent guère les églises que les jours de grandes fêtes.

35. C'était un aventurier anglais, nommé Bell, qui s'était rendu en Abyssinie avec Plowden. Théodoros l'avait pris en amitié, à cause de ses flatteries et aussi de sa bravoure ; il l'avait fait son *liqa-mankwäs*, sorte de grand écuyer. Dans l'ancienne cour, le *liqa-mankwäs* devait revêtir l'habit du roi et prendre son parasol les jours de bataille, charge fort périlleuse, destinée à préserver le roi des coups de l'ennemi en les dirigeant sur le *liqa-mankwäs*.

36. Les barques dont on se sert en Éthiopie sont plutôt des radeaux ; elles portent néanmoins un mât et une voile.

37. A. d'Abbadie raconte cet incident d'une façon encore plus romanesque. Je reproduis son récit en modifiant l'orthographe bizarre qu'il donne aux mots abyssins :

« Le prince Oubie avait vivement recommandé sa fille aux daktarâs et aux moines de Darasghê, son abbaye favorite, où il avait fait construire un caveau destiné à lui servir de sépulture. Un jour, ses fidèles gardiens virent accourir du fond de la vallée une troupe de gens armés ; ils eurent avoir affaire à Tesson, rebelle de fraîche date et qui, plus tard, s'est emparé du pays. On cacha promptement les étoffes et les vases sacrés et, par précaution, on enferma la jeune fille dans le caveau. La surprise fut grande quand on reconnut Théodore qui, devant les nouvelles selon son habitude, parcourait ses Etats dans l'espoir de châtier à l'improviste ceux qui étaient en armes contre lui. Il voulut tout voir à Darasghê et, comme on refusait de lui ouvrir le caveau en jurant qu'un tombeau préparé pour Oubie n'avait aucun intérêt pour son vainqueur, Théodore soupçonna quelque piège et fit lever la pierre devant lui. Sa surprise fut grande quand, au lieu du cercueil, il vit une jeune fille très belle, baignée de larmes et dans l'attitude de la prière. Théodore oublia aussitôt ses premières amours si fidèles jusque-là ; il mit Oubie en liberté et lui demanda sa fille, qui ne tarda pas à devenir la reine de l'Éthiopie. » P. 28.]

L'auteur de la Chronique appelle la reine tantôt *Terou-nach* (tu es pure), tantôt *Warq-nach* (tu es de fer). G. Lejean, imitant la desin-vulture des Villehardouin et des Joinville, la désigne sous le nom de *Torouèche*.

38. Litt. : *Cet amharique*. La langue abyssine, ou amharique, est une des langues du monde où le calembour est le plus facile. Les Abyssins affectionnent les jeux de mots ; aussi l'expression *connaître l'amharique* est-elle synonyme de « avoir de l'esprit, être au courant de toutes finesses, de toutes les subtilités du langage ». Dans un autre passage de la Chronique, on trouve : « pauvre d'amharique », dans le sens de « pauvre d'esprit ».

39. Le titre d'*alagâ* se donne aux *daktarâs* (clercs) qui sont nantis, ou sont en état d'être pourvus de l'administration temporelle d'une église. C'est d'eux que dépend tout le personnel ecclésiastique d'une paroisse. Il y a auprès de l'empereur un *alagâ* général, qui est le chef du clergé séculier et de l'administration temporelle des églises de l'empire, en dehors des couvents, qui dépendent de l'*Etschaghiâ*.

40. La marque distinctive des gens d'église est, en effet, un bandeau de mousseline blanche, enroulé autour de la tête en forme de turban, mais s'élargissant vers le haut. C'est le *tentem*. Les moines portent une petite calotte (*gab*).

41. Le texte porte : les *prêtres* *kahnât*, mais ce mot comporte, en Ethiopie, tous les membres du clergé : prêtres, docteurs et clercs, en un mot, tous les prébendes des églises.

42. Le *Fetha Nagast* est le code éthiopien. Il se divise en deux parties : 1^{re} spirituelle ou canonique ; 2^{re} temporelle.

Le recours au code est l'appel suprême. Le code est alors interprété par le tribunal des *Liqawont*, pluriel de *Liq*, nom qui s'applique aux juriconsultes et même aux savants en général.

Le titre de *liq* est le plus haut titre universitaire. C'est surtout à Gondar qu'on étudie le droit. Au-dessous des *liqawont* sont les *mamher* ou docteurs, qui ont encore au-dessous d'eux les *dabtaräs*, clercs ou lettrés.

42 bis. Théodoros avait obligé le clergé à payer les droits de justice, dont il était précédemment exempté.

43. Cette situation est rendue par une formule rimée. C'est assez l'usage, en Abyssinie, de résumer les principaux événements politiques en une courte formule rimée.

44. La question des rapports avec l'Angleterre n'est qu'effleurée dans le récit de notre chroniqueur. Voici quelques renseignements très succincts à cet égard :

A la suite de quelques pourparlers entamés avec Oubié par des Français, plus ou moins accrédités par les gouvernements de Louis-Philippe et de Napoléon III, l'Angleterre résolut, selon son habitude, de contrarier la politique française. Elle envoya en Abyssinie des missionnaires, que ne tardèrent pas à suivre des agents. Ce personnel ne se rendit pas suffisamment compte de l'aversion qu'inspirent aux Abyssins les protestants, qu'ils accusent de mépriser le culte de la Vierge. Un consul, officiellement installé auprès de Théodoros, M. Plowden, fut même tué par la foule, non loin de Gondar. Sa mort fut vengée d'une façon terrible par Théodoros.

L'Angleterre envoya le capitaine Cameron à Massaouah, avec mission de remplacer M. Plowden. Le capitaine Cameron se rendit auprès de Théodoros et, un jour, à la suite d'explications orageuses, le consul fut enchaîné avec M. Stern et les autres Anglais qui se trouvaient en Abyssinie. C'est à la suite de cet incident que l'Angleterre envoya en mission en Abyssinie M. Rassam, un Levantin qui s'était fait protestant. A la suite d'une lettre de M. Rassam, écrite de Massaouah, Théodoros avait fait d'abord délivrer les prisonniers. C'est après un voyage de M. Rassam, en Égypte, qu'ils furent enchaînés de nouveau.

45. Le titre de *Bälambäräs* signifie littéralement *Chef des maîtres de l'ambä*, ou mont-fort. A l'origine, c'étaient des sortes de burgraves.

C'est aujourd'hui une dignité militaire qui vient après celle de *gherqzmatch*.

Quant aux *ambd*, ce sont des fractions du plateau abyssin, isolées par des précipices généralement à pic, formés par les torrents. On n'y accède le plus souvent que par un côté, et avec les plus grandes difficultés. Ce sont des fortifications naturelles.

46. Nous avons dit que les souverains de l'Éthiopie portaient le titre d'*Atz'è* ou *At'è*. Ce nom désigne aussi les membres survivants de la famille dite Salomonique. Bien que complètement déchu, et vivant dans la pauvreté, à ce point que la plupart d'entre eux sont de simples laboureurs, les membres de cette famille qui existent encore aux environs de Gondar, jouissent à la Cour d'honneurs spéciaux; mais on ne leur donne plus de fonctions.

47. Cette expression, traduite littéralement, serait : *préposé à la garde du lit de justice du Chod*.

48. Les liens spirituels, créés par le parrainage, sont très strictement observés en Éthiopie.

49. Il s'agit, ici, de ces sortes de jougs avec lesquels on attache les captifs, et qui se composent de deux bûches serrées autour du cou en forme de fourche. Les marchands d'esclaves s'en servent toujours, au Soudan, pour empêcher leur marchandise humaine de s'enfuir.

50. Je suppose qu'il s'agit ici des soldats du roi, appartenant à la province du Wadlâ, et de leurs valets. Les soldats réguliers abyssins sont accompagnés d'ordinaire, en campagne, par une ou plusieurs personnes attachées au fief militaire qui leur est attribué pour leur subsistance. Ces valets des deux sexes font le service de l'intendance.

51. Le mot *gachagné* signifie « celui qui porte le bouclier »; mais, en réalité, il s'agit de soldats armés de lances ou de javelines; les fusils étaient encore rares en Abyssinie, en ce temps-là.

Quant aux murs de la plupart des maisons, ce sont de véritables cloisons, les cases étant généralement construites en torchis.

52. Il y a plusieurs îles dans le lac T'ânâ; la plupart sont occupées par des monastères, autrefois inviolables.

53. Pour marquer l'orgueil de Théodoros, Dieu est mis à la gauche du juge et le roi à sa droite. Le texte porte littéralement : « — J'ai entendu le roi : dis, donne-moi la destruction. » Ces formes concises rentrent dans la procédure éthiopienne. Le mot : « dis », adressé aux juges ou aux arbitres devant un tribunal, correspond à : « décidez ! prononcez-vous ! » C'est notre : « plaise à la cour... »

54. Le *thaler* ou *talaro*, en abyssin : *berr*, est le dollar sans valeur fixe. A l'époque de Théodoros, il avait une valeur trois ou quatre fois plus grande qu'aujourd'hui, où elle est tombée à moins de 2 fr. 50. Les *sels* ou *amole* formaient la monnaie divisionnaire, encore acceptée de nos jours, bien que l'Éthiopie ait, depuis Menilek, une monnaie nationale.

55. Litt. : « Où l'on aurait pu mouder quatre boisseaux de grains. »

56. C'est l'auteur de la chronique que nous avons traduite.

57. Je me sers de cette indication, « roi des rois », pour distinguer Théodoros l'empereur, de Menilek, alors simplement roi de Choâ.

58. La fête de Saint-Jean et la fête de la Croix (Masqal) sont l'occasion de grandes réjouissances militaires. Les cavaliers qui prennent part aux carrousels *gougs*, sont armés de tiges de sorgho que l'on lance comme des javelines. Ils se défendent avec leurs boucliers. Ce sont des fêtes brillantes et très animées.

59. Litt. : « tu es pauvre d'amharique » soit « pauvre d'esprit ».

60. Cela arrive souvent ; les gens se font soldats pour n'être pas pillés par les soldats.

61. Wayzaro Bafanâ devint la femme de Menilek et fut considérée comme la reine du Choâ. Elle a laissé la réputation d'une excellente femme, sympathique aux Européens.

62. L'auteur veut sans doute dire par là que la ville avait conservé des écoles où l'on enseignait le droit.

63. On m'a raconté que Bazâbeh avait commis des atrocités à l'exemple de Théodoros, et que la peine du talion lui fut appliquée.

64. Il est d'usage, en Abyssinie, de pleurer les morts. A cette occasion, les parents composent des sortes de plaintes *leqso*, où les mérites du défunt ou de la morte sont célébrés. Les adversaires profitent de l'occasion pour composer des *leqso*, où des combinaisons de mots leur permettent de dissimuler des vérités ou des injures sous les calembours. Nous en avons déjà donné quelques exemples.

65. Itéghé Terou-Warq ou Terou-Nach était, comme on l'a vu, la fille de dadjâtch Oubié.

66. Mot *bombe* emprunté aux Européens.

67. On ne saurait affirmer que l'auteur croie à ces sorcelleries.

68. Il s'agit ici de l'auteur de la Chronique de Théodoros du manuscrit de la bibliothèque royale de Berlin.

69. Les cases sont généralement en torchis ou pisé.

70. Les oreilles, les sourcils de hyène et les amulettes, sont considérés dans le peuple comme des préservatifs contre les sortilèges. On les porte précieusement attachés autour du cou.

71. On dit que, dans la construction de cette route, Théodoros se révéla ingénieur très intelligent.

72. Je rappellerai que l'*Aboune* est le métropolite et l'*Elch'aghd*, le grand maître des moines de l'Éthiopie.

73. En Abyssinie, quand on veut implorer son pardon ou faire sa soumission, on pose une grosse pierre derrière son cou incliné, et c'est dans cette position qu'on se présente au supérieur avec qui l'on désire se réconcilier.

74. Les Abyssins parlent souvent ainsi d'actes du Christ, survenus avant sa naissance.

75. Les Abyssins accompagnent longuement et cérémonieusement les personnes pour lesquelles ils professent de la considération.

76. C'est le *mātab*, sorte de scapulaire, consistant en un cordon bleu qui entoure le cou. C'est, en Abyssinie, la marque distinctive des chrétiens.

Quant à ce qu'ils appellent « la religion des Francs », il s'agit du catholicisme.

77. Litt. : « Que personne d'autre ne s'approche contre lui ».

78. En Abyssinie, le droit de demander justice ou secours par des clameurs, n'est guère discuté. Le cri : *Egizā* ! poussé par les prisonniers, avait un caractère religieux. On crie ordinairement *Abiet* ! lorsqu'on demande satisfaction à un chef ou contre un chef.

79. Les *Isalatā* sont des fêtes en l'honneur de la Vierge Marie ; la plus solennelle est celle du mois de mai (*ghenbat*).

80. *Afa-Negous* signifie litt. : « bouche du roi » ; c'est le grand juge et le procureur général de l'empire. Le *Badjerond* est l'officier chargé de l'entretien du garde-meuble et de la garde du Trésor. Machechā Warqā, que j'ai connu, est mort, je crois. J'ai raconté, dans le *Temps*, le procès d'une conspiration contre Menlek, dans laquelle il fut impliqué. Menlek lui avait fait grâce de la peine de mort prononcée contre lui.

81. La chose ne nous paraîtrait pas très grave ; mais dans un pays où la stricte observation du jeûne constitue à peu près la seule manifestation de la foi, il en est tout autrement. Les Abyssins jeûnent

172 jours par an, et ils se croiraient damnés s'ils n'accomplissaient pas ces jeûnes. On comprend le mauvais effet des injonctions de Théodoros sur ses sujets.

82. *Fil-awdrî* signifie « chef de l'avant-garde ». Comme dignité, il vient après les *dadjazmdtch*.

83. Le samedi saint est appelé *Scour*, mot gheez qui signifie : *herbeux*, sans doute à cause de l'habitude qu'ont les Abyssins de se couronner, ce jour-là, avec des jones tressés.

84. C'est un mot arabe. Les troupes anglaises se composaient surtout d'Indous musulmans, qui appelaient probablement *Soultan* leur général en chef.

85. Litt. : « se reposaient ».

86. Litt. : « en renvoyant autant qu'il en était venu ».

87. L'auteur semble convaincu que *mafich* est un mot anglais.

88. L'auteur de la complainte cherche évidemment à excuser Théodoros, le suicide étant considéré comme déshonorant.

89. Le texte semble indiquer qu'ils s'efforçaient d'en tuer le plus possible, qu'ils y mettaient de l'émulation.

90. Les Abyssins ont la détestable habitude d'enterrer leurs morts presque aussitôt que le décès est constaté.

91. Le *balg* est une période de pluies qui survient vers le milieu de la saison sèche ; c'est l'époque des moissons. Il n'y a guère, dans l'Abyssinie, pays tropical, que deux saisons bien marquées : la saison sèche (*bagâ*, de septembre à mai, et l'hivernage ou saison des pluies (*keremt*), de mai à septembre.

92. Autant qu'il m'en souvient, Wayzaro Mastâwot (miroir) avait succédé à Warqit à la tête des Wallo. Son pays se trouvant sur la route du Choâ, il était naturel de mettre les Choâns délivrés sous sa sauvegarde.

Quant au Ras Darghé, qui m'a plus tard témoigné beaucoup d'amitié et pour lequel j'éprouvais une affection presque filiale, c'était l'oncle de l'empereur Menilek et le type accompli du grand seigneur abyssin.

RENÉ BASSET

*Correspondant de l'Institut,
Directeur de l'École supérieure des
d'Alger.*

Contes populaires d'Afrique. Un volume petit in-8
cartonné toile.

PREMIÈRE PARTIE : Groupe chamitique. — DEUXIÈME PARTIE : Langues sémitiques.
TROISIÈME PARTIE : Langues du Nil. — QUATRIÈME PARTIE : Langues du Soudan.
CINQUIÈME PARTIE : Langues de Sénégambie et de Guinée. — SIXIÈME PARTIE :
Hottentot. — SEPTIÈME PARTIE : Langues du Groupe Bantou. — HUITIÈME PARTIE :
Contes de Madagascar. — NEUVIÈME PARTIE : Contes des Nègres des Colonies.
APPENDICE.

Tome XLVII de la Collection des Littératures populaires.

E. BLOCHET

Études de Grammaire pehlvie. Un volume
broché.

CAPITAINE L. GAUDET

de l'Infanterie coloniale

Grammaire d'arabe régulier. Préface de M. E. Montet.
Professeur d'arabe à l'Université de Genève. Un volume
cartonné toile.

L'auteur s'est proposé un seul but : permettre à un officier d'apprendre
dément, seul, et d'une manière attrayante, l'arabe écrit, compréhensible par
se trouve un musulman, quelle que soit sa couleur. Cet arabe, c'est l'arabe du
C'est le seul dont se servent pour la correspondance, les musulmans lettrés
monde entier, quels que soient leurs idiomes oraux, variables comme nos patois
France.

C. SONNECK

Professeur à l'École coloniale

Chants arabes du Maghreb. Études sur le dialecte
poésie populaire de l'Afrique du Nord.

Tome I^{er} : *Textes arabes.* Un volume grand in-8°, broché.

Tome II, Fascicule I : *Traduction et Notes.* Un volume
grand in-8°, broché.

Tome II, Fascicule II : *Introduction et Glossaire.* Un volume
in-8°, broché. (Sous presse)

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DT
386
.3
W3
1904
v.2

Walda Maryām
Chronique de Théodoros II
roi des rois d'Éthiopie, 1853-
1868

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 05 03 14 020 3